L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

72me VOLUME. — 20me ANNÉE.

SOMMAIRE DU N° 12 12 (Septembre 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES

doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

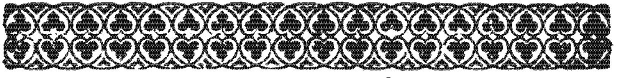
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance

(Suite.)

Les uns veulent que les dieux eux-mêmes inspirent la Sybille, les autres qu'ils emploient des génies. Au sujet de la clairvoyance, Plutarque dit : « Les âmes tendent vers le futur, mais cette faculté n'agit qu'avec difficulté. Cependant elle se développe dans les songes et dans les sacrifices. La clairvoyance est un souffle céleste, un écoulement de l'action divine qui produit dans les âmes une disposition spéciale. » « La divination, dit Cicéron, n'a été nulle part négligée; même chez les Barbares et en Perse, il fallait être un vrai voyant pour être roi. » A Delphes, les pythonisses respiraient des vapeurs sulfureuses qui sortaient d'une sorte d'abîme. Voici ce que raconte Diodore de Sicile au sujet de la découverte de cet abîme : « Dans le lieu où fut le sanctuaire de l'oracle de Delphes, il y avait une ouverture profonde dont quelques chèvres, qui paissaient dans ces campagnes, s'approchèrent par hasard. Saisies tout à coup d'une espèce de fureur,

elles poussent des cris extraordinaires. Le berger s'approche et est frappé lui-même d'un enthousiasme prophétique, il se met à prédire l'avenir. Les autres personnes qui s'approchèrent de l'excavation furent saisies du même enthousiasme. L'autorité sacerdotale réglementa les choses. « A plusieurs reprises, cependant, des fanatiques se précipitèrent dans l'excavation. On la ferma au moyen de planches supportées par trois pieds, ce fut l'origine du fameux trépied. Les pythonisses, je l'ai déjà dit, étaient choisies parmi de jeunes vierges. On s'assurait que leur ignorance de toute chose était extrême. Ce fait est important à noter ; nous verrons que lorsqu'il s'agit de la clairvoyance psychométrique, presque toujours les résultats sont nuls, lorsque le voyant connaît d'avance la provenance de l'objet qu'il examine, en ce qui concerne surtout la description du pays où il a été trouvé. Ces deux faits ont, je crois, une certaine relation.

A mesure que l'importance des oracles augmentait, on augmenta aussi le nombre des pythonisses. Au printemps, elles se préparaient par des jeûnes et des cérémonies qui tendaient à les exalter. Le dieu annonçait alors son arrivée par un bruit terrible et le temple semblait trembler sur ses bases. Dès que la pythie avait respiré les vapeurs divines et senti la présence invisible, son corps s'agitait, son regard devenait farouche et elle poussait des hurlements. Puis, vaincue, elle s'abandonnait, et proférait des paroles qui étaient recueillies avec soin. Souvent la mort venait interrompre ses visions (Lucain). Plutarque, en parlant des prêtresses, déclare qu'elles répondaient seu-

lement lorsque la victime du sacrifice s'agitait et tremblait de tous ses membres. Les exhalaisons seules ne suffisaient pas, et pourtant les anciens y attachaient une énorme influence puisque le premier venu pouvait acquérir par elles la faculté de vision ou de prophétie.

Mais Plutarque ajoute que les signes donnés par la victime indiquaient si la pythie pouvait sans danger recevoir l'impression de l'esprit divin. Il cite le cas d'une des pythies du temple de Delphes qui descendit dans le sanctuaire sans avoir eu de signes favorables. Aux premières paroles qu'elle prononça, on reconnut, à l'âpreté de sa voix, que le dieu n'agissait pas sur elle et qu'elle était saisie d'un esprit malin. Enfin elle s'élança hors du sanctuaire et mourut très peu de temps après.

Les sybilles et les pythonisses, dit M. Rouxel (1), résidaient ordinairement dans des lieux retirés ; celle de Cumes, par exemple, se tenait près du lac Averne. Dans certains cas, on se passait de la pythie. Alors, le consultant, ou le prêtre, s'étendait sur des peaux de brebis, s'endormait et avait des visions de tout genre ; des images merveilleuses passaient devant leurs yeux.

Voici quelques faits de clairvoyance cités par les auteurs anciens.

« Les oracles de Mopsus et d'Amphiloque avaient la plus grande réputation, dit Plutarque. Je vous raconterai, au sujet du premier, un événement qui vous

(1) *Histoire et Philosophie du magnétisme.*

étonnera beaucoup et dont j'ai été le témoin. Le gouverneur de Cilicie, homme méchant et emporté, ne savait que croire des dieux. Il envoya donc un de ses affranchis à l'oracle avec un billet cacheté dans lequel il avait écrit une question qu'il n'avait dite à personne. L'affranchi ayant, selon l'usage, passé la nuit dans le temple, vit en songe un homme qui ne lui dit que ce mot : noir. Le gouverneur fut très supris : il avait demandé s'il devait immoler un taureau blanc ou noir. »

Vespasien, dans le temple de Sérapis, vit derrière lui un des principaux Egyptiens qu'il savait très loin de là et malade. Cet homme s'appelait Basilide. Vespasien en conclut qu'il parviendrait à l'Empire (Basileus signifie roi en grec).

(*A suivre.*) G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Vengeance d'outre-tombe

Eh bien ! demandais-je hier à une vieille indienne quelque peu versée, comme toutes ses congénères, dans la Magie Noire, c'est inexplicable que l'assassin n'ait pas pris la fuite. Ce disant, me référant à un Indien Elias M... qui, froidement, le 26 juillet, logeait traîtreusement une balle de winchester dans la poitrine de Sébastien Qui... — Ce dernier, frappé à mort, le cœur traversé par la balle, tomba foudroyé ; il ne put que se cacher la figure avec son chapeau, pour ne pas voir son assassin. — Immédiatement, Elias Mir... se précipita sur le cadavre de sa victime, menaçant de tuer quiconque s'approcherait et il eut la misérable audace de ne laisser ni donner un peu d'eau à sa victime, ni même s'agenouiller des femmes pour réciter la prière des mourants. Tout le village prit la fuite, toutes les portes se fermèrent ! la terreur régnait. L'assassin demeura trois heures contemplant sa proie,

étendue en plein soleil au milieu du chemin, proférant des insultes et des menaces à celui qui matériellement n'était plus. Ce n'est que 3 heures après que l'autorité locale arriva et fit transporter le défunt à son domicile. — L'assassin ne fut pas dérangé, il inspira tant de terreur, que personne n'osa l'appréhender. Du reste, il avait eu soin de dire qu'il tuerait quiconque se dirigerait vers sa demeure. Ce n'est que quatre jours après qu'il vint du renfort pour arrêter ce misérable, qui, son winchester sur l'épaule, se promenait tranquillement dans le village, vaquant à ses occupations ordinaires. — Je m'étonnais donc à juste raison qu'Élias Mira... n'ait pas pris la fuite, ce à quoi me répondit la sorcière indienne que cela lui était absolument impossible. C'est alors qu'elle me conta avec force emphase qu'il était de coutume parmi les gens de sa race de mettre dans la bouche du mort une pièce de monnaie ayant appartenu à l'assassin, ainsi qu'une cuiller en corne dans le cercueil. C'est ce qui a été fait, me dit-elle, c'est pourquoi il n'a pu fuir et c'est pourquoi le mort le poursuivra sans trêve et sans relâche jusqu'à ce qu'il succombe et devienne alors sa proie. — Ces quatre jours après le crime représentaient, il est vrai, un laps de temps bien court pour me permettre de conclure à un fait réel ou à une croyance sans fondement et erronée; malgré cela, je fis une minutieuse enquête et j'appris par des membres de la famille d'Élias Miran... que non seulement il avait perdu le boire et le manger, mais qu'il n'avait pas dormi un seul instant depuis le crime jusqu'au jour de l'arrestation. — Le mort le poursuit, me dirent-ils,

il est maintenant devenu la proie de sa victime; il voulut fuir dans la montagne, mais il en a été empêché par l'ombre du mort. — Lorsque la police passa devant chez moi, j'examinai attentivement l'assassin, il était presque méconnaissable. J'appris également que le dire de la vieille indienne relatif à la pièce de monnaie et à la cuiller était on ne peut plus véridique.

Que conclure? Je conclurai qu'une union, un lien matériel, un mode de communication doit sans doute se maintenir entre ce plan-ci et l'autre; c'est l'influence d'outre-tombe. Reste à savoir là où elle s'arrête? Il est permis de faire trois suppositions. La première, lorsque l'évolution terrestre de la victime arrivera à son terme légal, qui fut précipité par l'assassin, la deuxième, lorsque l'évolution terrestre de l'assassin arrivera également à son terme, si elle n'était pas appelée à précéder celle de sa victime, et s'il n'y met ou si l'on n'y met fin par anticipation, tel que le suicide ou la peine de mort. La troisième, si la lutte continuait sur un autre plan, ce serait jusqu'à l'heure de la réincarnation, si toutefois les âmes réincarnées n'étaient appelées à se rencontrer de nouveau sur le plan physique et à poursuivre ainsi une lutte acharnée dans un but que nous ignorons; mais où le mal, après avoir triomphé en assouvissant ses mauvais instincts, paie d'une persécution terrible jusque dans l'au-delà la lâcheté de son action, qui ne serait que le triomphe final du bien sur le mal.

El Boquete 2 août 1906. TATY.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(*Suite.*)

Réunion des deux signes R + C.

La Rose-Croix, réunion de la Rose et de la Croix, eut en Égypte une figuration première qui se nommait le *Lotus de la Vie* et qui se composait (fig. 26) de la croix haussée plongeant dans le calice d'un lotus.

Le lotus remplaçait la rose symbolique. C'était le soleil représenté par la croix, sortant de son sein.

Lorsque sur le soleil (Ra), figuré par un disque, on plaça la croix, les quatre âmes du soleil, on eut la première figuration de la Rose-Croix. Peu à peu le cercle fut orné de points brillants pour figurer son scintillement (étamines de la fleur), il se fragmenta en palmettes (pétales), lança des germes (pistil).

« Tous les symboles de l'occultisme, pentacles et talismans sont de mystérieux emblèmes empruntés aux formes et aux couleurs et adaptés harmoniquement à certains usages, d'après les lois des analogies universelles. »

« La rose, de par sa forme sphérique, a été prise de

tout temps comme le symbole de l'unité. Le gracieux arrangement de ses pétales arrondis représente le cercle mystique des innombrables évolutions des mondes sidéraux dans l'infini des espaces. »

« La grâce merveilleuse est l'image de la splendeur des œuvres divines de la création. Sa forme parfaite, l'harmonie qui préside à sa composition, retracent la forme admirable et l'harmonie de l'univers. Le parfum délicieux et suave qu'elle émane, est la révélation de la vie qui réside en toutes choses. »

« C'est pourquoi les mages de la Rose-Croix ont pris la rose pour emblème de l'initiation, adoptant ainsi l'œuvre royal, par excellence : la rose, chef-d'œuvre de la création végétale et reine incontestée de nos parterres fleuris (1) ».

Il est extrêmement curieux de suivre les migrations et les transformations successives que subit la Rose-Croix.

Le signe, pour ainsi dire vieux comme le monde, adopté par les initiations de tous les temps, de toutes les races, se dresse devant le Christianisme naissant.

Le nouvel arrivant l'absorba et le transforma à sa façon, mais ses anciens possesseurs voulurent encore plus jalousement le conserver ; la lutte, pleine de ruses, s'engagea.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, nous voyons sur des tombes en mosaïque de Thabarca (2)

---

(1) Docteur Ely Star.

(2) Bibl. d'arch. africaine, 1897. Tombes en mosaïque de Thabarca (du Coudray de la Blachère).



la représentation d'un coq, *d'un agneau*, *d'une rose* (une des figurations de la R + C). Dans les premiers siècles, la croix (1) n'est jamais figurée. Cette rose-croix est un symbole de résurrection assez fréquemment représenté à cette époque.

Une autre dalle porte l'agneau et la barque supportant la rose. — La fragilité de l'existence humaine, si éphémère, qui dure comme une fleur portée sur le vaisseau de la vie, unie à la croix (l'agneau).

Sur une troisième est le dessin d'un vase d'où partent des branches de rosiers et où boit une colombe, au-dessous du chrisme cantonné de quatre roses.

Puis un navire, voiles ouvertes, vogue au milieu des roses.

En somme, tout cela ne sont que les anciens signes christianisés. Dès que Constantin aura mis la croix dans ses étendards, nous verrons le signe crucifère s'étaler de plus belle — le Tau d'ignominie se transformera en croix latine, — Ra et ses rayons circulaires recevront en leur centre l'Homme-Dieu dans l'ostensoir. Croix et forme rayonnante (rose) vont alors inonder le monde. Pendant des siècles on oubliera que ces signes ont toujours existé ; les peuples, la foule croiront qu'ils datent seulement du jour du sacrifice. Mais comme une *chaîne* dont les *anneaux* ne sont jamais brisés, circule toujours à travers les siècles, quelques Initiés, détenteurs de la vérité, qui savent le sens exact à donner aux sym-

(1) Le plus ancien Chrisme est celui à 6 branches. Celui à 4 remonte à l'invention de la croix. L'adjonction de l'alpha et de l'oméga est encore plus récente.

boles, qui s'opposent à l'accaparement du signe universel au bénéfice d'un seul parti, ce qui doit servir de guide et de ralliement à l'Humanité entière, ne saurait être l'enseigne d'une fraction unique, s'en prévalant pour opprimer les autres.

Les fidèles du culte solaire, les défenseurs des idées spiritualistes de toutes les races avaient adopté la rose-croix ou une de ses formes et nous avons vu que la race blanche, la Celtique surtout, n'avait presque eu que ce symbole comme marque religieuse et surtout nationale. Il était donc acclimaté sur la terre gauloise, inscrit sur les monuments, sur les diverses pierres levées, sur les bijoux, les armes. C'était la marque du courant initial, des premiers occupants du sol des Gaules.

Mais du Sud, avec le Christianisme envahissant, s'établit un autre courant de pareils symboles, d'une marche plus ardente, plus impétueuse. Les signes semblables n'eurent pas de peine à se confondre, l'œil fut satisfait, mais au fond des cœurs, des intelligences, des castes, la lutte gronda toujours sourdement, avec des intermittences de volcan en furie et sous le couvert de la Croix lumineuse et auréolée *à sens divers*.

Suivre historiquement cette lutte est possible, malgré certaines obscurités difficiles à percer. Avant d'esquisser cet éternel combat, nous préférons donner les raisons de la lutte.

Le monde sera toujours divisé entre ceux qui possèdent et mangent à leur faim et les déshérités qui se serrent le ventre. — Celui qui possède est avare et

orgueilleux, celui qui désire est envieux et haineux.

C'est la « lutte pour la vie » et l'aspect de l'humanité sous son jour naturel, — matériel, — pourrait-on dire.

Si certains cherchent à devenir les chefs des favorisés, d'autres esprits s'efforcent d'adoucir les misères de leurs frères, de leur indiquer des formules sociales, d'où une partie de la douleur humaine est exclue; ils crient Égalité en attendant que Liberté ne soit pas un vain mot.

Les chefs des puissants adoptèrent la croix, mirent la religion et ses ministres de leur côté. Les apôtres des idées libératrices prirent pour guide la Croix de Lumière, et même souvent comptèrent dans leurs rangs des prêtres et des moines méritant vraiment ce nom, car ils pratiquèrent comme leur Maître la pauvreté et l'immolation de leur personne.

Aussi comprendra-t-on la difficulté à suivre l'histoire du *bon* signe, qui est constamment mêlée à celle du *mauvais* ; le *mauvais* étant, aussi bien autrefois que maintenant, celui qui passe pour le *bon*.

Ceci nous fait presque parler d'une manière déguisée et inintelligible, ce qui, du reste, est arrivé pendant tout le moyen âge, où en semblable matière on s'exprimait avec un double sens.

Jésus-Chrit vint au monde à Bethléem, et Béthléem est le pays des roses ; le Christ naquit dans les rosiers, ici à la fois symbole de gloire, de beauté, de rayonnement, mais aussi de souffrance; l'adorable fleur est soutenue par une tige d'épines !

Nous l'avons déjà dit, la rose ne fut pas une fleur

juive, c'était une fleur des gentils. Elle signifiait pour eux le plaisir, la volupté ; ils ne voyaient que par le lys, ils le chantaieut dans les palais, dans le Temple.

Dès le début, on voit donc la guerre se déclarer entre les deux symboles.

Le lys, signe de la puissance, de la domination, s'impose, car il se confond avec le bâton à bouton de lotus, avec le sceptre antique, et finalement entre dans les armes des rois (1). Pour lui donner une antithèse, le mysticisme proclame la Vierge, lys de pureté. Cette fleur devient l'emblême de toutes celles qui font vœu de virginité.

Fleur céleste d'un côté, insigne du pouvoir terrestre qui écrase, de l'autre.

Mais la rose qui, soit sous sa forme réelle, soit sous ses formes dérivées et emblématiques (2), était avec la croix le signe des Initiés, des réformateurs, des continuateurs du Christ, n'avait pas disparu. Aussi lorsque saint Bernard prêcha la première croisade à Clermont, en Auvergne (3), « fit-il distribuer à tous ceux qui s'engagèrent à délivrer le Saint-Sépulcre *un carré de laine blanche broché d'une croix rouge*

(1) On a beaucoup écrit sur les origines de la fleur de lys héraldique. — La Croisière primitive, devenue Chrisme, ⋆ est une des origines connues.

Ce genre de croisière est à la fois croix et rose.

On pourrait donc à la rigueur admettre que la fleur de lys est un genre de rose-croix. Mais rose-croix de pouvoir, monarchie, domination, dogmatique, religieuse.

(2) Fig. 27. Le bâton-feu. — Union de la Croix et d'une forme circulaire. — Variété de la baguette des augures, des crosses épiscopales plus tard.

(3) Encore une coïncidence symbolique d'avoir choisi l'Auvergne, vraie terre gauloise, patrie du Tau et de la Rose.

qui se portait sur l'épaule gauche ; en grimoire, une *croix rouge* ou une *croix avec une rose* et un *rescor* ou *ricor*, c'est-à-dire un souvenir.

« Le signe de reconnaissance que saint Bernard avait donné aux croisades devait se lire : *Rescor libere sepulcre*, souviens-toi que tu dois délivrer le sépulcre. Pendant longtemps, on n'était considéré comme un homme fait que lorsqu'on avait visité les saints lieux. Le pèlerin *rose-croix* était donc considéré comme le nec plus ultra de la perfection, le parpoli homme par excellence, et, dans chaque corporation, on lui confiait de préférence les fonctions de *garde* et de *juge*, ou, selon le style du temps, de *prévost*. Dans le rite écossais, le septième grade a le titre de prévost ; dans le rite français, il a gardé celui de rose-croix. »

« Jadis, aux rose-croix incombait la tâche de prononcer ces secrètes sentences des *Saintes Vehmes*. Aussi le rose-croix était-il représenté par un *amour bourreau*, c'est-à-dire armé de verges, monté sur un *char rouge* (roux car) et fouaillant impitoyablement *deux filles nues*, les *bras liés*, dont le *corps brûlant* est couvert de *gerçures*. »

« Ainsi le Rose-Croix remplaçait tous les officiers du vicomte y compris le bourreau, quand il se pratiquait un crime chez les Farfelus (1). »

Les croisades ont lieu et le contact de l'Occident avec l'Orient a pour résultat d'introduire plus intime-

(1) La préface de Poliphile, par Claudius Popelin. *Revue britannique*, 1884. Les épées de bourreaux portaient une marque rose-croix en général.

ment dans le symbolisme chrétien les figurations propres aux pays lointains parcourus par les croisés. Le gnosticisme avait déjà essayé de modifier le christianisme dans ses bases, l'antiquité lui avait passé tout son ésotérisme qui s'était rajeuni sous de nouvelles formes, mais ce fut en frappant à ce tombeau, qu'elle pensait délivrer, que Rome rapporta le ferment de révolte qui allait se manifester d'abord chez les Templiers, puis chez les Albigeois, les Vaudois et enfin aboutir à la Réforme et au triomphe de la libre-pensée, après les victoires de la Révolution préparée par les Encyclopédistes.

Les Templiers sont issus des croisades, ils devaient défendre le Saint-Sépulcre. Que n'a-t-on pas dit en bien et en mal sur eux ? A notre avis, on peut facilement résumer le jugement à porter sur eux. A l'origine ils remplirent exactement la mission pour laquelle ils avaient été créés. Devenus puissants et riches, ils s'en éloignèrent. Dispersés et vivant dans des pays où le climat et les mœurs des indigènes finissent par donner une mentalité spéciale, ils se laissèrent aller à des écarts condamnables, que l'on voit parfois se produire, de nos jours, chez ceux que l'on nomme les coloniaux. Enfin, au moment de l'expiation, ils se ressaisirent, et la plupart de ceux qui payèrent pour les fautes accumulées de l'ordre, furent des hommes dignes, des martyrs.

On possède des jetons provenant des templiers (1),

---

(1) L'étendard des chevaliers du Temple, d'après Colonna, était carré. Il portait un globe céleste et une urne à feu reliés

portant des roses à 4 ou à 8 feuilles d'un côté. Du reste, la grande croix rouge dont étaient ornés leurs vêtements (croix et rouge de la rose) les rattachait à la filiation rose-croix comme symbolisme.

On sait, et c'est prouvé, qu'ils s'initièrent même que trop aux différents rites orientaux, et ne craignirent pas d'introduire dans leur ordre des cérémonies et des pratiques étranges.

Sur certains monuments provenant d'eux, on voit tout le symbolisme oriental de la R + C. (Tau-croisière, Cercles enchaînés, etc.). On peut donc dire, sous le signe Rose et Croix, les croisés ont créé les Templiers. D'abord homme de foi et de désintéressement, ils tournent à la richesse et à la basse magie; leur signe crucifère se transforme en signe de goëtie. Néanmoins, ils conservent parmi eux des esprits éclairés, qui déjà rêvent de secouer le joug de Rome, d'introduire le libre examen dans la doctrine étroite du dogme; ce sont les points brillants, les signes lumineux qui, en étoiles, en chaînes brisés, s'étalent sur leurs monuments (1). Avec la croix de leur supplice, ils léguèrent à leurs vengeurs un nouveau tau symbolique, environné de rouges flammes en volutes, qui en firent une rose de sang.

La Papauté, sous le prétexte de sauver la religion, ne convoitait que les biens de l'ordre; elle couvrait donc ses agissements de la — *Mauvaise Croix* — laissant la bonne à ses victimes qui, néanmoins, pour la foule

---

par des feuilles de pervenche. Six pals de rameaux de pervenche le frangent.

(1) *Le Coffret d'Essarois du duc de Blancas*, par Migne.

allaient passer pour les suppôts de l'enfer (ça se renouvellera au supplice de la Pucelle).

Il se forma lors de la destruction de l'ordre deux clans rivaux parmi ceux qui promirent de venger les Templiers. Ceux qui jurèrent mort à la Papauté, parce qu'elle s'emparait des biens des victimes, qui continuent actuellement leur œuvre dans les loges, mais ne sont en rien des Roses-Croix, et ceux qui, sans haine et sans désirer les biens matériels, poursuivent la *Grand Œuvre* (1) de l'émancipation humaine, *œuvre* toute de désintéressement et de sacrifice; mort lente sur la croix, pour obtenir la vrai fleur d'immortalité, la *rose mystique*.

Comment se sont manifestées ces réactions? D'abord par les Vaudois, les Albigeois, les Troubadours, les Cours d'amour d'une part, le Tiers-Ordre de Saint-François, la guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et Colette de Corbie, la guerre des Deux Rose d'une autre, et nous en passons.

Puis ce sont les différentes fraternités Rosicruciennes, les philosophes, les cabbalistes, la Réforme et la Renaissance.

La Révolution d'Angleterre et la résistance de la Hollande posent les bases de la Révolution française; Jacobins et Illuminés vont se détruire mutuellement et même de nos jours le problème n'est pas résolu! La Croix religieuse unie à la couronne blanche de la vierge s'impose encore aux foules, les asservit, essaie

(1) Le véritable grand œuvre est tout moral, son or est spirituel.

de les maintenir en tutelle, leur offre un dogme absurde en pâture, repousse toute idée, toute justice : « Croire ou se démettre. » « Obéir ou périr. »

A côté, les faux rose-croix ne cherchent qu'à assouvir leurs intérêts; leur devise est : « la vie est courte, jouissons. » Si le faible est flatté, c'est qu'on a besoin de son appui momentané, sous la forme d'un bulletin de vote quelconque.

Et entre ces deux branches d'étau se débat vainement le vrai rose-croix, celui qui crie : « aimons-nous les uns les autres », et « nous sommes tous enfants du même père et avons tous droit à une place à la table et à manger à notre faim. » Mais patience, les Temples crouleront, les loges se fermeront et l'humanité, un jour assise sous le soleil répandant ses quatre âmes, mangera à sa faim. On verra les vieilles roses celtiques orner le festin; comme jadis, elles seront l'emblème de la Liberté !

On a suffisamment discuté et versé des flots d'encre pour savoir de quelle époque date la maçonnerie. Pour mieux assurer son indépendance, pour faire croire qu'elle est seule la fleur rare de la libre-pensée, la variété nouvellement créée, les francs-maçons répudient tout ce qui est antérieur à 1717.

Ils seraient donc le rare exemple de génération spontanée que présenterait le monde, et comment un ordre qui prétend diriger l'univers peut-il logiquement se passer d'ancêtres ?

Les ouvrages de E. Aroux, malgré les critiques dont ils ont pu être l'objet, ont accumulé un vrai monument de documents sur la lutte de l'esprit humain

contre l'oppression papale. Il a évoqué le Dante et son Enfer, et ce n'est pas par un pur hasard, mais bien par suite d'un symbolisme voulu, que la statue de ce grand homme — universel, — se dresse devant le collège de France, un des Temples de la pensée moderne (1).

Vers 1312, la massenie albigeoise, le Temple et les Gibbelins s'associèrent.

« Ce fut une idée de conservation et de propagande qui enfanta la massenie du Saint-Graal, association mystérieuse dont les membres avaient pour mission de recouvrer le vase de vérité aux caractères lumineux, où avait été reçu le précieux sang du Sauveur ; autrement dit, de ramener l'Église chrétienne aux temps apostoliques, à la fidèle observation des principes de l'Évangile (2). »

Ce Saint-Graal est donc un symbole, et tous les grades, tous les termes employés dans l'association vont aussi être figurés, et secrets.

La *dame*, c'est *l'église rêvée*.

Les cours d'amour, les troubadours et les romans de chevalerie viennent compléter les efforts de ces vraies sociétés secrètes, et les dernières productions à clefs, seront les immortels Gargantua et Pantagruel de messire Rabelais.

---

(1) Un portrait du Dante Alighieri, peint à Florence à la fin du treizième siècle par Giotto et découvert en 1840, nous le montre tenant une branche de roses fleuries à la main.

Les armes de Luther qui symbolise la Réforme, étaient un cœur percé d'une croix entourée d'une rose.

(2) *Les Mystères de la Chevalerie*, Aroux.

La rose paraît dans le roman de Perceforêt, où le chevalier vainqueur reçoit de la reine un *chapeau de roses*, qui est « un trésor pour les amoureux ». Ces fleurs sont l'Église nouvelle.

Dans le roman d'Amadis, une prisonnière jette une rose baignée de ses larmes à son amant. — (Encore ici la rose est l'Église).

Le roman de la Rose, de Guillaume Lorris, continué par Jean de Meun, dit Clopinel, est une allégorie dans laquelle il faut surmonter beaucoup d'obstacles pour conquérir une belle rose (L'Église nouvelle).

Clémence Isaure, en 1490, institue les jeux floraux à Toulouse : un des prix était une rose, les autres une violette, un souci d'or ou d'argent ou plutôt une églantine d'or.

Dans le nord de l'Europe, vers la même époque, la rose devenait aussi un symbole pour divers partis : la guerre des deux roses, de 1453, est des plus connues, Yorck avait la rose blanche et Lancastre la rouge (1).

« La société féodale était gouvernée par une législation qu'on pourrait appeler le Code de la propriété ; la société nouvelle lui substituera peu à peu le Code du travail. »

Le Christ avait proclamé l'égalité des hommes ; les conséquences furent l'abolition de l'esclavage, ou la substitution d'une société nouvelle à l'antique.

---

(1) Nous citons l'ouvrage *la Pucelle et les Sociétés secrètes de son temps*, par Francis André. Sans admettre toutes les idées émises dans ce livre, il est néanmoins fort intéressant d'y suivre la lutte des partis à cette époque et l'influence des Sociétés secrètes.

Mais la parole du Sauveur fut mal comprise; à l'esclavage le moyen âge avait substitué le servage et la *Parole doit être accomplie* en entier, elle vibre encore (1).

Si Rome fit presque toujours alliance avec les barons et les puissants, si les couvents eurent leurs serfs, le bon germe cherchait un terrain et il le trouva chez des moines pieux, réellement épris du bien de l'humanité. Nous pouvons sourire de leur idéal, même le condamner, il était nécessaire à l'époque où il sévit. C'est de ces fraternités, ou plutôt des idées de travail et de paix qu'elles répandirent que devaient surgir les corporations (2), les communes, l'homme libre ayant conquis son individualité. Non que la règle suivie dans les couvents comportât toutes les grandes choses, mais elle était la sauvegarde de l'intelligence et du savoir à cette époque de barbarie. Après l'an 1000 commence le grand règne de « la *pierre bâtie* »

---

(1) On ne réfléchit peut-être pas suffisamment à ce qu'est la création. Il est écrit : Dieu dit et créa, ceci cela. Cela signifie que par son Verbe il donna l'ébranlement initial, mais *qui se continue*, jusqu'à évolution complète du monde.

De même lorsque le Christ a proclamé certaines vérités, il ne s'ensuivait pas qu'elles auraient leur exécution immédiate mais bien dans le temps. Ainsi : « Tous les hommes sont égaux » signifie que peu à peu l'égalité existera. « — Aimez vous les uns les autres » indique qu'à mesure que les mœurs s'adouciront, l'amour du prochain s'étendra sur la terre pour y régner en maître.

Ce qui est certain c'est que *tout* ce qui a été dit s'accomplira, même le règne de l'*Église* du Christ. Reste à savoir quelle sera cette Église, celle de Rome, ou celle non encore créée, dite de la *Miséricorde* ?

(2) Le compagnonnage est issu des confréries des maçons artisans.

Les corporations s'affirment, sont la continuation des anciens collèges romains (1), où toutes les initiations avaient trouvé accès.

Sous les Romains, l'île de Bretagne possédait un grand nombre de collèges d'architectes. Ils furent détruits par les Pictes, les Scots et les Saxons, mais remplacés plus tard par d'autres venus de France, d'Italie, d'Orient et d'Espagne.

— « François d'Assise, par la création d'un ordre monastique, basé sur la pauvreté collective et le nomadisme individuel, reconstituait au treizième siècle la milice créée en Gaule au premier siècle par saint Lazare et saint Florus; il ressuscitait cette armée d'ermites voyageurs qui avait opéré, sans bruit et sans heurt, la transformation de la société païenne en société chrétienne et substitué lentement l'autorité morale des successeurs de saint Pierre à l'autorité matérielle et despotique des Césars romains. »

— « Ce Celte de l'Ombrie avait su, au début du treizième siècle, endiguer le torrent déchaîné des passions populaires, en idéalisant les souffrances, en poétisant les instincts. La communauté, rêvée par les pauvres, l'égalité réclamée par les Pastoureaux, la fraternité prônée par les Vaudois, au douzième siècle, il les avait vu possibles et les avaient créées en donnant, par son Tiers-Ordre laïque, une règle à tous les affamés de dévouement, à tous les altérés de justice, à tous les prêcheurs d'abnégation. »

---

(1) Collège de corporations. — Les Templiers, les Frères pontifs, furent grands constructeurs.

— « François d'Assise était bien l'homme providentiel, il arrivait juste à l'heure où toute la Celtique avait besoin d'un centre ». On reconnut en lui l'Elu d'en haut, ou le suivit. Son œuvre eut une portée politique dont il n'avait peut-être pas entrevu l'importance. »

— « Par les *Fraternités* de tertiaires laïques, on groupa tous les éléments de race gauloise, épars dans toutes les provinces et dans toutes les nations du globe comme jadis au premier et au deuxième siècle, les ermites de l'église de Gaule avaient syndiqué tous les Celtes disséminés dans l'Empire romain (1). »

Qu'actuellement le Tiers-Ordre soit un danger pour l'émancipation intellectuelle, c'est fort probable; ce n'est plus qu'un des rouages de la grande machine papale, mais pendant les premiers siècles de sa créations, il rendit, comme nous l'avons dit, de grands services et contribua fortement à la constitution future d'une humanité libre.

Nous allons par quelques lignes marquer les relations qui ont pu exister entre le Tiers-Ordre et les factions appartenant aux deux Rose qui se disputaient la France. C'était bien lutte de sociétés secrètes : Fransciscains contre Templiers Rose-Croix. Mais avant, nous pensons qu'il est utile d'exposer notre manière de voir sur l'histoire de l'enchaînement logique de l'évolution de l'humanité.

Parallèlement, l'Univers évolue matériellement et moralement (Vie sociale).

(1) *La Pucelle*, par Francis Andrée.

Son évolution morale s'accomplit par l'homme, grâce aux différents conducteurs, penseurs, apôtres, qui viennent donner l'impulsion nécessaire. Ils s'appellent : Orphée, Krisna, Bouddha, Hermès, Zoroastre, l'Homme-Dieu, sont ou mythiques ou historiquement prouvés. En dehors de ces Maîtres, surgissent aux moments propices des hommes dont la manière de voir fait autorité, ils résolvent pratiquement la voie tracée par les maîtres, ils s'entourent souvent de disciples.

Connaître la vie de ces grands hommes, qui forment une chaîne, c'est connaître l'histoire *véritable* de l'Humanité. Non l'histoire des petits faits, des batailles, des intrigues, mais le récit précis du vrai but pour lequel les hommes sont sur terre, la fin pour laquelle ils ont été créés. Elle est simple : « ils ont perdu la Lumière et doivent la retrouver. » Un voile couvrait l'Isis antique, à peine s'il est soulevé, il reste encore beaucoup à faire pour entrevoir *Celle* qui est *Tout*. Ces *Pôles de l'Humanité*, comme disent les Arabes, peuvent être connus, ou rester inconnus, tout en faisant sentir leur influence. Ils accomplissent leur mission sur terre, orientent la barque suivant ce que *réclame leur époque*. C'est très important à considérer, car ce qui a sauvé une génération peut être considéré comme un très mauvais système pour une autre, et c'est ce qu'oublient bien des gens qui jugent l'histoire avec un regard étroit et ne savent pas se transporter dans le siècle, dans le milieu qui comportait les mesures qu'ils critiquent.

Ce sont ces hommes d'élite, vrais guides de la

société, qui sont les véritables Rose-Croix. Ils ont appartenu à tous les milieux : certains n'ont fait partie d'aucune fraternité, d'autres ont pu y entrer mais leur modestie les a empêchés de s'en prévaloir, ils ont tenu secrète leur affiliation ; s'ils en ont eu une, jamais ni tablier, ni camail à bijou ne les a fait distinguer dans un lieu public (1).

Vers la fin de la guerre de Cent Ans, on voit les Templistes albigeois, dont le but est de se séparer de Rome. Ils sont les précurseurs de la Réforme; la papauté et les vices du clergé sont leurs ennemis. Ils rêvent d'une Église libre, d'une Humanité régénérée. Leur église est *une rose symbolique*.

Les Franciscains (Tiers-Ordre) ont pour idéal une Humanité unie en Dieu, et dirigée maternellement par l'Église.

Enfin, les Templiers d'Albion représentent le parti terrien, les anciens Templiers. Ils veulent renverser la puissance de Rome, qui contrebat leur propre puissance ; ils veulent surtout ruiner la puissance matérielle de l'Église, s'emparer de ses biens.

Ces trois groupements, d'intérêts si opposés, sont forcés de s'appuyer sur le peuple pour réussir et chacun tend en somme à l'émanciper à sa façon : les Templistes, du joug clérical ; le Tiers-Ordre, des

---

(1) Ils sont les envoyés de l'au-delà, des *missionnés*, ils sentent qu'ils ont un rôle capital à jouer.

L'exemple le plus simple et le plus complet est la vie du Christ. On sent que peu à peu il a conscience du rôle qu'il doit jouer. Lorsque sa vie publique s'affirme il voit tout ce qu'il doit faire, tout ce qui en résultera.

brutalités féodales ; les Templiers, des accaparements cléricaux.

— « On oublie que saint Bernard et François d'Assise sont deux anneaux brillants de la chaîne monastique qui relie les Gaules druidiques à la France chrétienne et que les théologiens de l'école de Saint-Victor sont les mystérieux traits-d'union entre l'apôtre de la Vierge et celui de la Pauvreté (1). »

Ne rions pas de ces paroles, car à voir la tournure des événements nous sommes à la veille d'une société organisée comme la rêvait le saint de l'Ombrie avec l'amour et surtout la foi, la foi qui transporte les montagnes, en moins !

Le socialisme (1) à peine a poussé ses racines que le communisme semble réclamer sa place au soleil. Tout en commun, la vie de un pour tous et de tous pour un. Mais c'est l'idéal de jadis revenu, c'est le monde transformé en un immense couvent, ne travaillant que juste pour satisfaire ses besoins matériels limités au strict nécessaire. Lorsque le cœur plane dans le ciel et que le corps erre sur terre c'est suffisant, l'homme est alors plus ange que bête. Si l'inverse existe, l'âge monacal, l'ère communiste ne saurait subsister, un guide, devient nécessaire pour donner la vraie formule du moment à suivre ; on l'attend.

— « Hardis pionniers de l'âge moderne, les compagnons de saint Bernard ont appris aux peuples celtiques à travailler en regardant le Ciel ; les mys-

---

(1) A remarquer que les socialistes ont pris l'églantine comme emblème.

tiques de saint Victor leur ont ensuite enseigné à penser sans quitter la Terre; François d'Assise est venu enfin les préparer à se relever de la glèbe sans heurt et sans révolution. Ces peuples, qui devaient leur existence et leur conservation aux moines, entrèrent dans leur chrysalide sous l'habit gris cendré du tertiaire franciscain pour en sortir deux siècles plus tard avec le brillant justaucorps du bourgeois (1). »

Au moment ou l'auteur de ces lignes citées écrivait la bourgeoisie, qui avait supplanté la noblesse (féodalité) était peut-être un grand progrès, mais déjà elle est menacée dans sa base. Karl Marx a posé la formule : « le capital appartient à celui qui produit. » En ces mots est tracée toute la physionomie de la société future. A la part d'effort de chacun correspondra une part de bien-être, de possession proportionnée.

Ce ne sera pas le Paradis retrouvé sur terre, mais une nouvelle étape de l'humanité dans son développement.

(*A suivre.*) TIDIANEUQ.

(1) Francis Andrée, *loc. cit.*



La Confession du Fou

(*suite*)

Oh ! ce ne fut pas sans regretter bien souvent de n'avoir pas accompli les dernières volontés du mourant que je vécus les premières journées et surtout les premières nuits qui suivirent notre deuil.

Tenu en éveil par l'insomnie, l'oreille aux aguets, les yeux grands ouverts fixant les ténèbres épaisses, haletant au moindre bruit, au plus faible craquement des meubles, je m'attendais toujours à voir apparaître mon père drapé en un grand linceul, l'œil flamboyant, la face trouée sur des mâchoires sans lèvres, et tendant ses mains squelettiques vers moi dans les ténèbres, ses mains crispées, crochues qui devaient me saisir, me happer, m'emporter..., mais les nuits succédèrent aux nuits et, avec nos regrets, notre douleur, la hantise de mes terreurs vaines s'évanouit. J'avais entièrement chassé de mon esprit la scène pénible qui avait précédé la mort de mon père, quand soudain la cause occulte de nos malheurs se manifesta en coup de foudre.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis le décès !

Un soir, l'hiver gémissait alors à notre porte, hurlait dans les grands arbres dépouillés du parc. Nous étions réunis autour de l'âtre brillant et goûtions, dans la tiédeur enveloppante d'une atmosphère de paix, de bonheur, la joie de vivre au milieu de nos enfants.

Ma mère, assise dans un fauteuil près du feu, faisait jouer le plus jeune avec des petits bouts de papier diversement coloriés ; ma femme, non loin d'elle, tricotait de mignons chaussons roses pour notre troisième bébé qui allait naître (celui que je vais... ah ! misère) ; et moi, assis devant une table, j'initiais notre aîné dans l'art ingrat de la calligraphie.

Nous l'avions appelé Pierre, comme son grand-père, qui avait été son parrain. C'était un tout petit bout d'homme, déluré et volontaire, aux joues roses, aux yeux brillants, au corps déjà rablé, aux mollets rebondis et fermes. Cet ange avait cinq printemps et ses lèvres purpurines, ses grands yeux d'azur, tout son petit être exubérant souriait à la vie, à la vie qui sourdait dans ses veines, sous son épiderme d'albâtre, en filets d'azur, en jaspures d'améthystes.

L'enfant tenait à la main un crayon et ses doigts inhabiles traçaient des traits indécis sur une ardoise, quand soudain le crayon tomba sur la feuille de schiste..., et nous vîmes le clair visage de notre Pierre se contracter douloureusement, s'assombrir, ses joues roses devenir affreusement livides, ses yeux angoissés se lever vers les cieux, cependant qu'un cri faible mais douloureusement déchirant sortait de ses lèvres devenues aussitôt exsangues.

Nous nous précipitâmes sur lui, on lui demanda avec insistance ce qu'il avait... et toujours depuis d'une voix lasse (oh! cette voix...) il répondit: «Bobo! là! là! » et sa main, sa petite main diaphane de malade, désignait sa poitrine, tandis que ses regards instinctivement se levaient au plafond, vers le ciel...

On fit venir un médecin, celui-là même qui avait soigné mon père pendant sa dernière maladie.

Et l'homme de l'art, un ancien médecin militaire, après avoir ausculté l'enfant, répondait en secouant la tête : « Je ne vois rien au ventre, aucun organe attaqué, le cœur seulement... très faible... très faible... C'est à n'y rien comprendre..., on dirait vraiment que l'enfant s'épuise par un excès de dépense de force vitale. »

Et notre petit Pierre s'éteignit ainsi... « de consomption », suivant l'analyse médicale du médecin des morts, l'été suivant, vers la même époque où mon père était décédé.

Ah ! ce fut un coup terrible, certes, quand nous étendîmes ce petit corps anémié, desséché, aux os trouant la peau parcheminée, dans son dernier berceau, le cercueil ; mais quel père ne comprendra notre douleur effroyable, désespérée, quand, l'année suivante, notre cadet mourut à son tour du même mal secret et alla reposer près de son frère aîné, près de son grand-père, dans la funèbre crypte familiale.

Ces deux morts terribles avaient été si foudroyantes, si inattendues, que je n'avais pas même eu la pensée de me ressouvenir des paroles menaçantes de mon père, quand, un jour, j'entrais dans la chambre qu'il

avait habitée et où ma mère seule pénétrait, pour procéder uniquement, avec un zèle pieux, aux soins de son entretien.

Elle seule avait voulu en avoir la clef et elle la conservait sur elle précieusement. Elle avait transformé cette chambre mortuaire à un sanctuaire, à un oratoire où elle allait souvent penser, pleurer et prier pour son cher disparu.

Ce jour-là, un clerc du notaire de la famille était venu pour faire signer un acte à ma mère. Celle-ci était en prière dans la chambre. Je dus l'appeler et la trouvais occupée à chercher dans un secrétaire quelques notes acquittées jadis par mon père et dont elle avait besoin.

L'âge et nos deuils récents avaient affaiblis sa vue. Elle m'invita à chercher avec elle, parmi les liasses de papier rangées, dans les tiroirs, et qu'elle ne fut pas ma surprise, mon émotion, ma terreur, de découvrir au cours de nos recherches un pli jauni fermé et cacheté, qui m'était destiné.

Sur l'enveloppe, je reconnus tracée d'une main ferme, l'écriture de mon père et je lus :

« A mon fils, à mon enfant bien aimé. »

Je montrais la lettre à ma mère, qui ne s'était jamais doutée qu'un testament particulier existât ; je trouvais là, parmi des notes acquittées, des baux depuis longtemps expirés, d'antiques papiers inutiles, et je décachetais cet écrit posthume en tremblant.

Dès les premières lignes, je compris. Mon père, durant sa vie, ayant craint de ne pouvoir, par suite d'un accident, d'une circonstance forfuite, me révéler

le terrible secret de notre famille, l'avait couché sur le papier et me conjurait de me soumettre à ses ordres *in extremis* qui étaient ceux qu'il m'avait donné de vive voix à son lit de mort.

Alors, soudain, en une seconde tout le passé, le passé maudit, repassa devant mes yeux obscurcis par des larmes amères de regrets. L'agonie de mon père, ses révélations, sa fin, la mort horrible de mes enfants, notre désespoir, notre deuil, notre vie brisée, inutile, sans but, et je compris, je compris enfin jusqu'à quel point ma confiance en des théories scientifiques, matérialistes avait causé notre malheur...

Mais il était temps encore, le destin ne s'était accompli qu'à demi, le mal n'était pas entièrement consommé, je vivais... et mon dernier né, une fillette, notre suprême joie, nos rêves de toute heure, nos extases quotidiennes vivaient aussi !...

Oui, il était temps encore, mais il fallait agir !... agir sans retard... Je n'hésitais plus... Il fallait sauver notre enfant !... Comprenez-vous cela, juges et aliénistes, bourreaux qui m'avaient condamné... sauver mon enfant ! mon enfant !...

Tout fut prêt en quelques heures...

Une échelle pliante pour pénétrer de nuit au cimetière, un levier de fer pour soulever la pierre du caveau, des clefs anglaises pour déviser les écrous, un marteau et des ciseaux à froid pour éventrer le cercueil au besoin, enfin un couteau, un bienheureux couteau !

Le soir même, à l'heure du repas, ô mortel souvenir ! un frisson glacé s'empara soudain de ma pauvre

femme et je reconnus avec effroi les premières atteintes du mal horrible, du mal caché. O horreur ! Le vampire invisible à quelques pas de nous aspirait la vie de cette malheureuse !... Oh ! savoir, savoir cela, et ne rien pouvoir, rien ! rien !... Si pourtant..., obéir aux ordres du mourant..., commettre le sacrilège !... Réunissant alors toute mon énergie, tout mon sang-froid, j'eus la force de sourire, de plaisanter, de donner du courage à ma pauvre femme qui se sentait déjà irremédiablement atteinte.

Je l'aidais à se mettre au lit puis, sous prétexte d'aller quérir notre ami, le docteur, je sortis de la villa avec mes outils...

La nuit était d'une merveilleuse pureté..., et c'est ce qui nous perdit ! Ah ! pourquoi Dieu permit-il que l'air fut paisible et embaumé cette nuit-là, que le ciel étoilé comme les yeux d'or d'un être immense et invisible, dans les ténèbres lointains, contempla, impossible, mon œuvre de délivrance !...

Comme un insensé, titubant dans l'ombre, les dents serrées, les yeux fous, une sueur glacée au front, je me dirigeais vers le cimetière, pliant le dos sous le poids de mes outils.

Bientôt j'aperçus la noire silhouette des ifs et des cyprès se découpant en mille dentelures d'ombre sur le velours plus clair des cieux et sur la blancheur livide du long mur de clôture d'où surgissaient d'espace en espace des crucifix lumineux sous la blanche clarté lunaire, les croix de marbre dominant le faîte des chapelles des tombeaux.

Au pied du mur qu'entourait un fossé assez pro-

fond, mais heureusement à sec, je plaçais mon échelle et, poussé par une ardeur fébrile confinant à la folie, je montais...

Bientôt je fus sur la crête du mur...

La ville des morts m'apparut alors tout entière couchée à mes pieds...

Les tombes blêmes, scintillant sous leurs couronnes de perles où s'accrochaient, éclairs livides, flammes fugitives d'argent, les rayons de l'astre glacé, surgissaient en des rectangles de neige sur le sol de ténèbres.

Parmi les fûts noirs des cyprès, les colonnes à demi-brisées, les urnes funéraires découvertes de leur étoffe de marbre évoquaient des visions de spectres immobiles, figés, comme surgissant brusquement de leur tombe.

Les parois des chapelles dressaient sous la clarté de la lune projetant parmi l'ombre des ifs funèbres, mouvante sous le vent, des pans déchiquetés de linceul qui semblaient flotter, en s'approchant et en reculant tour à tour.

Les souffles nocturnes frissonnant dans les frondaisons ténébreuses emplissaient ce lieu d'éternel silence, de sinistres gémissements, de terrifiants chuchots ; et sur le sol, dans les herbes hautes, des choses hideuses, des êtres aux aspects protéens, reptiformes, larviques, paraissaient se mouvoir, glisser, ramper en de longs et sourds frémissements.

Halluciné par mon idée fixe, prêt à affronter les plus horribles, les plus infernales créations des imaginations sans frein, spectre parmi des spectres, âme

en peine parmi la foule invisible des âmes en peine, je sautais sur la tombe la plus rapprochée et m'élançais dans la direction de notre caveau serrant frénétiquement contre ma poitrine mes funèbres outils.

Entravé par des croix de bois invisibles dans l'herbe haute, je tombais à genoux plusieurs fois, saignant de la face et des mains, agrippés dans ma course forcenée par les fils aigus des couronnes, les pointes des grilles de fer, les branches invisibles des rosiers et des églantiers jaillissant d'un sol engraissé par plusieurs générations,et retombant sur les tombes en cascades ténébreuses de feuillage.

Enfin j'atteignis le tombeau, et, haletant, pénétrait dans la chapelle ; puis je soulevais à l'aide de mon levier de fer la pierre tumulaire qu'un seul homme n'eut pu, de sang-froid, déplacer.

Un souffle tiède et humide au relent fade d'eau croupie s'exhala aussitôt, m'obligeant à reculer. A la hâte j'allumais un flambeau pris sur l'autel de la chapelle et projetait sa clarté diffuse dans la crypte...

J'aperçus alors placé sur des madriers de fer à diverses hauteurs, les boîtes oblongues des cercueils..., puis avec un affreux serrement de cœur, deux cercueils plus petits, ceux de mes enfants... ! M'agrippant des coudes et des genoux, je pénétrais dans le trou, et saisissant une corde que je venais de fixer autour du bloc de marbre de l'autel et qui devait me servir à remonter, je me laissais glisser rapidement. Au même instant, la bougie que je tenais à la main s'éteignit et je me trouvais dans

la plus profonde obscurité à côté des cadavres, du vampire... !

. . . .

Alors une terreur effroyable, indicible, inouïe me saisit. Il me semblait que des mains de marbre, des mains de squelettes se promenaient sur mon corps... Je voulus crier, appeler... Impossible ! Un son rauque sortait seul de mes lèvres figées m'épouvantant encore davantage... et je tombais inanimé au fond du caveau de la crypte.

La fraîcheur du sol m'arracha à mon évanouissement.

Les hallucinations funèbres avaient cessé.

Je ne ressentais rien qu'un grand froid, un froid glacial qui m'agitait convulsivement, par brusques secousses et me faisait claquer des dents.

Autour de moi les ténèbres, le silence, la mort... Je me redressais péniblement et, à tâtons, je cherchais sur le sol visqueux, la bougie que j'avais laissé choir dans ma chute.

Je la retrouvais enfin et l'allumais.

La clarté soudaine chassant les ténèbres de la crypte m'aveugla.

Je fus un assez long temps sans pouvoir distinguer les cerceuils et les murs du caveau qui m'entouraient. Des disques vermeils, bleus et jaune d'or, en des vibrations lumineuses, s'interposaient entre mon regard et les objets environnants.

Un à un cependant, les lueurs circulaires, les nimbes éclatants, s'effacèrent et j'aperçus, comme dans une brume pourpre, les bières de mes ancêtres.

Il y en avait cinq. Je reconnus celle de mon père à ses ferrures encore nettes, non rouillées. Mais elle se trouvait à une certaine hauteur du sol, placée sur les madriers de fer.

Je dus me résoudre, pour exécuter mon dessein, pour ouvrir le cerceuil, à le pousser, à le jeter sur le sol de la crypte.

Sous mes efforts, la lourde boite oblongue céda, glissa lentement sur ses supports, oscilla sinistrement un instant, puis plongea dans le vide.

Le bruit de sa chute fut horrible.

J'entends encore — après tant de souvenirs d'épouvante, d'inexprimables terreurs — le craquement lugubre, le coup sourd, terrifiant, inouï, que laissa échapper la caisse funèbre sous le poids du cadavre rebondissant en son intérieur.

Le cercueil était tombé sur son couvercle et je dus le retourner pour l'ouvrir.

J'essayais d'abord avec mes clefs anglaises, mais tremblant, affolé, je ne pus parvenir à déviser les écrous.

(*A suivre.*)



Médecine occulte et empirique chez les Arabes

DES QUATRE HUMEURS ET DES QUATRE DEGRÉS

Il est dit dans le Pentateuque, au sujet de la création du premier être, que son corps fut composé de quatre choses qui se transmirent ensuite par hérédité : le chaud, le froid, l'humide et le sec. En effet, il fut composé de terre et d'eau, d'un esprit et d'une âme.

La sécheresse lui vient de la terre, l'humidité de l'eau, la chaleur de l'esprit et le froid de l'âme.

Ensuite le corps du premier être créé a reçu quatre catégories (humeurs) sans lesquelles le corps ne peut subsister, et aucune de ces catégories ne peut subsister sans les autres : ce sont la bile noire, la bile jaune, la pituite et le sang.

Le siège de la sécheresse a été placé dans la bile noire, celui de la chaleur dans la bile jaune, celui de l'humidité dans le sang et celui du froid dans la pituite. Chaque fois que dans un corps il y a équilibre

en ces quatre natures, qu'aucune d'elles n'est en excédent ou en diminution, la santé du corps est toujours excellente.

Mais si l'une augmente ou diminue par rapport aux autres, ou qu'elle envahisse le corps tout entier, alors viennent les maladies qui amènent la mort. En effet, nous voyons dans les corps de la chaleur, du froid, de l'humidité et de la sécheresse, et nous comprenons comment ils subsistent quand ces éléments s'équilibrent et comment ils dépérissent quand ces éléments sont en quantités inégales.

Tous ceux qui sont clairvoyants trouveront cela dans le Pentateuque et dans le recueil de mes livres. S'ils ne le voient pas, c'est qu'ils sont comme ceux dont Dieu a dit dans le Koran : « Ce ne sont pas les yeux qui sont aveugles, mais les cœurs qui sont dans les poitrines ne veulent point voir (1). »

Lorsque dans les choses, la chaleur est en faible quantité (2), par exemple la chaleur de l'eau en ébullition, celle du corps humain, celle qui existe à l'état normal dans le foie et dans la chair, on dit qu'elle est du premier degré. Si cette chaleur est moyenne, c'est-à-dire intermédiaire entre celle que nous venons d'indiquer et la chaleur excessive, telle, par exemple, que celle du cœur de l'homme plongé longtemps dans une étuve, de l'eau fortement bouillante ou encore celle de... (3), etc. : on dit qu'elle est du second de-

(1) Berthelot et Houdas, *La Chimie au moyen âge.*
(2) Gaber, *Le Livre des Balances, le Livre de la Concentration.*
(3) Lacune du texte arabe.

gré. Lorsque la chaleur est plus considérable, c'est-à-dire aussi forte que possible, par exemple celle de l'homme qui a une violente fièvre chaude, celle de l'eau qui fait cuire à l'excès, celle de l'euphorbe, du baume, du poivre, etc. : on dit alors qu'elle est du troisième degré. Il n'y a pas de chaleur supérieure (en général). Cependant vous pourrez en trouver de plus forte, mais seulement dans les poisons. Ainsi la piqûre de la tarentule et du scorpion..., la chaleur du feu brûlant lui-même, celle du poison des vipères et autres de même nature, est appelée du quatrième degré. Sachez cela.

Si vous voulez savoir quelle nature renferme une chose et ce quelle contient de chaleur, de froid, d'humidité et de sécheresse, vous vous reportez au nom que la conjonction des astres a fourni le jour de sa naissance, et vous voyez ensuite (dans le tableau) ce que ces lettres donnent de rangs, de degrés, de minutes, de secondes, de tierces, de quartes et de quintes : vous connaîtrez alors ce que cette chose renferme de chaleur, de froid, de sécheresse et d'humidité.

Le tableau auquel Jâber fait allusion est indiqué dans le même ouvrage ; il comprend quatre colonnes verticales dans lesquelles sont reparties, suivant un certain ordre, les lettres de l'alphabet arabe : celles-ci étant au nombre de vingt-huit occupent ainsi sept lignes horizontales. Chacune des colonnes verticales est affectée à l'une des natures élémentaires (chaleur, froid, sécheresse, humidité), chacune des lignes horizontales correspond à un degré de ces qualités d'au-

tant moins accentué que la lettre considérée est placée plus bas sur le tableau. L'auteur indique ensuite la marche à suivre pour établir par ce procédé le degré de chaleur, de froid, de sécheresse et d'humidité d'un corps déterminé. Il suffit, pour cela de connaître le nom qui lui a été donné, d'après la conjonction des astres, le jour où il a été découvert. On additionne alors les degrés représentés par chacune des lettres, d'après des règles que l'auteur formule d'une façon précise (1).

C. B.

RATE

On utilise surtout la rate de hérisson, de porc-épic, de renard et de mouton dans les affections de cet organe, surtout à la suite des fièvres paludéennes. On administre la rate (*thihal* ou *thihan*) cuite ou séchée, pilée et mélangée à du miel, ou encore on l'applique toute fraîche sur la partie malade.

Chirkh Daoud écrit : « La rate est froide et sèche au 3e degré. Elle engendre la mélancolie et elle excite la sévérité. »

Abd Errezzaq écrit : « La rate est un mauvais aliment qui engendre l'atrabile. Pour guérir un individu de la rate, on attache dans sa demeure une rate de mouton et un papier qui porte le nom du malade. La rate se dessèche et celle du malade aussi. La rate de renard agit de même façon. »

D'après Chirkh Siouti, il y a vingt-trois manières

(1) G. Colins, *Abderrezzâq El-Jezâïri*. Thèse.

de guérir les affections de la rate. Nous n'en décrirons que deux : « Pour guérir une personne dont la rate est enflée, faites-lui un mélange de concombre de vinaigre fort et de rata de hérisson ; faites-lui en prendre tous les matins à jeun ; le jour du dimanche et du mercredi vous lui ferez un écrit (*Kitba*, amulette) qu'il portera sur lui pendant sept jours et il guérira avec l'aide de Dieu.

« Voici ce qu'il faudra lui écrire :

« Pour guérir les moutons ou les empêcher de prendre la maladie, il faut leur faire des fumigations avec de l'assa fœtida, du harmel et de l'encens, leur faire manger de la rate de hérisson ou de renard et leur accrocher au cou l'écrit suivant (1) :

C. B.

(1) L. ARNOLD, *Organothérapie arabe.*



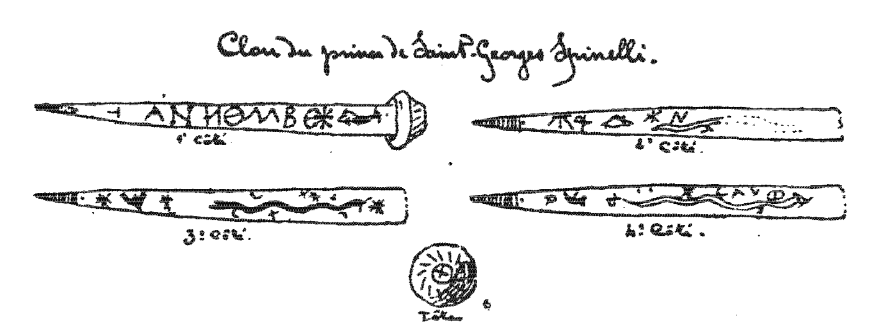
Une Bruges musulmane : Kairouan [1]

...De très loin, au milieu de l'interminable plaine désertique, où pas un arbre ne rompt la monotonie fuyante des horizons bleutés, où luisent de çà de là sous le soleil, entre les touffes d'herbes desséchées, les flaques irisées des *sebkhas* (2) miroitantes, voici que surgit une apparition imprévue de remparts, de terrasses et de dômes d'une éclatante blancheur et qui semble irréelle tant elle contraste précisément avec le paysage ; pourtant, à mesure que l'on avance, loin de s'effacer, la vision grandit et s'accuse : dans la majesté pacifique et quasi débonnaire de ses vieilles murailles crénelées, derrière lesquelles s'entasse la multitude harmonieuse des coupoles et des minarets à faïences bleues, *Kairouan*, la ville sainte de l'ancienne Ifriqyâ, étale à nos yeux au milieu de la plaine noyée de soleil le vaste et paisible recueillement de ses cinquante mosquées, et semble tout entière age-

(1) Extrait de la *Revue*, 12, Av. de l'Opéra, un des périodiques les mieux faits de France et que nous recommandons spécialement à nos lecteurs.
(2) Lacs salés.

nouillée dans l'attitude liturgique de la prière musulmane, les bras tendus vers la Mecque lointaine. .

Comme, de longues minutes après, nous parvenons au pied des murailles régulières et monotones, flanquées de tours rondes, qui semblent si exactement enfermer la ville que pas une maison n'étale dans la plaine vide et mamelonnée la clarté de sa terrasse et la verdure de son jardin, une clameur inattendue, et



tout d'abord étrange, s'élève tout à coup du plus profond de ce silence torpide dans lequel la chaleur du jour semble avoir enseveli la Cité Blanche ; et comme un lointain murmure de ruche en éveil lui répond sourdement.

C'est à peine si, mal prévenus, nous avons pu discerner, tout au fond, vers la droite, sur l'étroite plateforme du grand minaret qui domine la ville, une fugitive apparition blanche, et l'éclair rutilant d'une draperie rouge sang, qui devait être l'étendard du *muezzin;* déjà disparu, le fantôme jetait encore aux quatre coins de l'espace, des a voix rauque, l'appel à

la prière de trois heures, et les formules sacrées se dispersaient lentement en une indistincte et traînante vocifération !...

Mais soudain, de toutes parts, une grande clameur répondant à cette clameur enveloppe la ville d'un manteau de sonorités imprécises qui font penser



maintenant à des carillons et à des psalmodies ; cela éclate par instants comme si les voix étaient toutes proches, et par d'autres, cela s'atténue comme emporté par le souffle d'une brise imperceptible ; tandis que, mystérieuses et brèves, de nouvelles apparitions surgissent et disparaissent derrière les rebords à créneaux des minarets qui dressent au-dessus des innom-

brables terrasses désertes l'essor recueilli de leurs coupoles menues, éclatantes sous l'azur intense du ciel en feu. Cette agitation dure des minutes, s'apaisant parfois pour reprendre plus brève en quelque coin de la ville ; à la fin, tout se tait de nouveau ; le silence redevient maître de l'heure ; et la Ville Sainte de Sidi-Okba, retournée à sa torpeur, continue de vibrer sous l'ardent soleil immobile.

A l'intérieur de l'enceinte, une fois franchi *Bab-Djelladin* (la Porte des Peaussiers), mais le pauvre aspect des maisons entassées, l'impression de majesté silencieuse et discrète que suggérait de loin la vieille cité ne se dément pas ; à travers le dédale paisible et clair-obscur des ruelles étroites et fuyantes, une foule recueillie circule sans hâte et sans paroles, d'un pas qui semble processionnel ; les vieillards à la longue barbe blanche et les jeunes gens aux faces de bronze maigres se frôlent, se croisent ou se suivent presque sans se voir, comme perdus en quelque profonde méditation ; à peine si, de temps à autre, des amis se rencontrent et, s'arrêtant, avant la première parole, accomplissent gravement les rites des salutations, les mains étreintes, après l'accolade, puis portées à la bouche avec le simulacre d'un baiser. Plus d'un, même, tout en poursuivant son chemin, égrène entre ses doigts les perles rapides d'un chapelet furtif, tandis que ses lèvres répètent sans lassitude la silencieuse formule mentale de la prière indéfinie.

Et nul ne détourne même le regard au passage de l'étranger, nul ne prête attention à la présence du

Roumi; si peu ne suffit pas à interrompre le grand rêve infini des croyants!

Aussi nous est-il aisé de parvenir, au travers des rues de plus en plus étroites et solitaires, jusqu'aux quatre portes closes de la Grande Mosquée, massive et toute blanche sous son vêtement de chaux éclatante : et, sans peine, ayant montré le talisman que le Contrôle civil délivre aux visiteurs et devant lequel s'incline le gardien du temple, personnage silencieux, méfiant et quémandeur, nous pénétrons dans l'enceinte vénérée, la mémoire pleine du passé, évoquant déjà l'ombre farouche et dominatrice du fondateur de la ville et de la mosquée, Sidi-Okba l'Impérieux ; et tout de suite, nous sommes saisis d'une impression nostalgique et pénétrante : la paix infinie de la vaste cour dallée où l'ombre se joue en silhouettes bistrées qui s'allongent à mesure que le soleil, imperceptiblement, descend vers l'horizon ; le mystère attirant des cinq cents colonnes antiques vaguement aperçues vers la droite ; la masse alourdie et comme branlante du minaret qui étale au fond de la cour, en face de nous, la vétusté de ses pierres et l'inquiétant aplomb de sa base trapue ; l'immobilité agenouillée de quelques Arabes enveloppés dans la blancheur de leurs burnous, et abîmés dans la profondeur de leur oraison, tout cela respire un air de recueillement intime et majestueux qui impose dès l'abord sa molle séduction, et qui attire douce ment, vers la bienheureuse mélancolie d'une éternité de silence et d'extase, dans la joie subtile des clartés douces et des rêveries effacées, et

dans la vibrationalanguie d'une lumière d'Orient...

A pas retenus, comme si nous craignions de troubler la blanche paix de cet asile, nous traversons la vaste cour dallée, construite au-dessus d'une citerne immense, que remplissent les eaux du ciel par un regard percé en son milieu, et dans laquelle on puise par des ouvertures marquées de vieux piédestaux romains creusés à l'intérieur, qui sont les margelles de ce puits ; un sourd frémissement monte du sol vers nous, comme si les dalles gémissaient sous nos pieds troublées dans leur éternelle quiétude, et nous nous hâtons vers la porte basse qui donne accès à l'escalier et à la terrasse du minaret.

Sombre, étroit, ne prenant jour que par de rares meurtrières percées au travers de l'énorme muraille, le vieil escalier de pierre aux marches usées par les générations successives des muezzins qui le parcourent depuis tant d'années, nous amène tant bien que mal, une fois franchie sa dernière porte vermoulue et gémissante, sur la plate-forme supérieure où, tantôt, retentissait dans les plis de l'étendard l'appel à la prière ; et par les intervalles des créneaux, nous contemplons soudain la ville, à nos pieds, sereine, misérable et splendide, au milieu de l'immense plaine qui l'environne à l'infini d'une ceinture de néant, à peine limitée vers l'horizon par de vagues et lointaines montagnes, déjà mal distinctes dans les brumes ardentes du soir caniculaire.

La grande mosquée, *Djama-Sidi-Okba*, dont les vastes bâtiments et les terrasses désertes s'étendent au-dessous de nous, occupe l'une des extrémités de

la ville; et la masse ombreuse et muette des minarets élancés, des dômes aux arêtes vives et des maisons étroites au milieu desquelles les cours intérieures plaquent des trous de ténèbres, s'étale sur notre droite, à l'abri du rempart tout prochain, et le déborde même, dans le faubourg des *Zlass*, par delà lequel, isolé au seuil du désert, se dresse l'ensemble confus et majestueux des constructions qui encerclent la mosquée du Barbier, *Djama-Sidi-Sahab*.

Ainsi, dans cet amas chaotique de constructions uniformément blanchies, et qui dorent aux rayons plus chauds du soleil couchant celles de leurs surfaces que l'ombre n'a pas encore gagnées, le regard ne trouve guère à s'arrêter que sur des asiles religieux : les *Koubas*, de la lourde masse polygonale de leurs dômes, marquent les tombeaux vénérés des *marabouts*; les *Zaouïas*, pacifiques asiles, abritent de studieux adolescents qui grandissent à l'ombre du Prophète, en apprenant par cœur, l'une après l'autre, pour des psalmodies qui ne finiront plus, les surates du Coran; les minarets, du paisible élancement de leurs quatre faces égayées de faïences brillantes, et terminées par une coupole menue, se dressent au-dessus des mosquées et semblent veiller de haut sur la ville, comme pour implorer la bénédiction d'Allah et appeler de loin sous la protection de leur ombre sainte les pèlerins égarés sur les routes du désert et leur dire, ainsi qu'il est gravé au seuil de la Djama-Sidi-Sahab :

« Entrez ici en paix, à l'abri de toute crainte... »

Tout autour des mosquées et des zaouias s'entasse

16

avec une sorte de tendresse respectueuse et craintive la multitude anonyme des habitations; les rues dans cette foule de bâtisses disparates et sans harmonie, se distinguent à peine, vaguement indiquées par l'ombre du soir qui les noie de mystère, et du haut de notre plate-forme, elles paraissent désertes et silencieuses; pas un être humain ne se montre dans la somnolente cité qui semble prolonger de son silence le silence infini du désert au milieu duquel se dresse la paix de son enceinte... A peine si, en fixant mieux le regard, de pâles silhouettes immobiles se devinent accoudées au rebord des terrasses, et muettes, rêvant indéfiniment devant le calme doré du beau soir qui commence...

Au delà de l'enceinte, vers l'immensité qui enserre la ville de toutes parts, comme pour la séparer du monde, mettre la paix de ce pieux asile sous l'inviolable sauvegarde de l'isolement, et la préserver à jamais des vaines agitations, nous distinguons encore une cité après la cité ; tout autour des murailles, de quelque côté que se porte le regard, les champs incultes se hérissent d'une infinité grise de petites pierres plantées verticalement en terre : chacune de ces pierres marque le sommeil éternel d'un croyant, et nul ne peut accéder à la ville des vivants qui n'ait traversé la ville des morts, toujours accrue, toujours silencieuse.

Du point où nous sommes, à l'heure où la multitude de ces petits sépulcres presque confondus les uns avec les autres semble une lointaine grève sur laquelle viendrait mourir de tous côtés le flot immo-

bile de la plaine, dans la mélancolie vespérale, une grande douceur monte de ces vagues tombeaux, s'épand sur la ville et vient jusqu'à nous, apaisante et persuasive, comme pour nous rendre plus sensible l'âme alanguie et pénétrante de la Ville Sainte et nous faire deviner le charme essentiel de la vie musulmane, lentement écoulée dnns l' « ombre chaude » des sanctuaires, à écouter le silence, à savourer le parfum immédiat de vivre et l'arome lointain d'espérer les éternelles félicités du Paradis !...

Quand nous redescendons, c'est l'heure de la prière, encore; la voix du muezzin, qui clame au-dessus de nos têtes emplit l'étroite et tortueuse cage de l'escalier de sonorités gutturales, et nous nous hâtons vers la colonnade qui se remplit peu à peu de fidèles.

(A suivre.)





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La Physiologie du Médium

Théorie. — En principe, l'être humain est un producteur de force nerveuse. L'absorption des aliments donne à l'organisme du chyle, la respiration oxyde certains éléments de ce chyle devenus globules du sang et le sang va porter dans l'organisme la force et la matière nécessaires à l'entretien de toutes les cellules. La force nerveuse dérive de l'action du sang sur des cellules non moin déterminées.

Luys prétend que c'est dans le cervelet que se fait cette transformation du sang en force nerveuse et nous accepterons provisoirement cette manière de voir.

Quoiqu'il en soit, c'est la force nerveuse qui est *l'unique moteur de l'organisme*, les muscles (striés ou lisses), les artères et les veines, le cœur et les organes splanchniques, tout est mû uniquement par le moyen

du système nerveux, par la force nerveuse en circulation dans les nerfs.

Cette force nerveuse est accumulée en réserve dans une série de ganglions qui constituent le système du *grand sympathique*, véritable accumulateur organique.

L'étude de l'anatomie et de la physiologie du grand sympathique est la vraie clef des phénomènes psychiques, ainsi que de certains états morbides comme l'épilepsie et la grande hystérie.

Aussi devons-nous insister sur ce point.

Le nerf grand sympathique est formé surtout de masses ganglionnaires appelées *plexus*.

Il y a un plexus au niveau du cou (plexus cervical) un plexus au niveau du cœur (plexus cardiaque) et un autre plus gros au niveau de l'estomac (plexus solaire).

Ces masses ganglionnaires sont des réserves de force nerveuse. Mais où est puisée cette force nerveuse ?

Dans les centres gris antérieurs de la moelle. — C'est, en effet, dans ces centres gris antérieurs de la moelle épinière que viennent plonger les racines des ganglions du grand sympathique. Ces centres sont moteurs, c'est donc une force motrice qui s'accumule dans le grand sympathique.

Avant d'aller plus loin, voyons d'où vient cette force motrice.

Le cervelet a trois cordons ou conduits : l'un le *cordon cérébelleux supérieur* plonge dans le cerveau (noyau rouge de Stelling), l'autre le *cordon cérébelleux*

inférieur plonge dans la moelle épinière (centres gris), enfin le *cordon cérébelleux moyen* réunit les deux moitiés du cervelet en formant le pont de Varole.

Si le cervelet est le point de production de la force nerveuse, on comprend qu'une partie de cette force va se diriger vers le cerveau par le cordon supérieur et une autre partie de cette force va se diriger vers la moelle et le grand sympathique par le cordon inférieur.

Une fois chargé de force nerveuse, le grand sympathique va utiliser cette force pour mettre en mouvement les gros organes splanchniques, les glandes, les artères et les veines, enfin tout cet immense système de la vie organique.

Tous les organes qui continuent à fonctionner pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du grand sympathique.

Par contre, tous les organes qui dorment et se reposent pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du système nerveux conscient ou cérébro-médullaire. Il faudrait dire cérébral, car la moelle est un organe mixte conscient avec le système cérébral, et inconscient avec le système de la vie organique.

Cette force nerveuse qui circule dans les nerfs du grand sympathique, comme dans les dépendances du cerveau, peut ne pas rester enfermée dans l'organisme.

Pareille aux ondes hertziennes, cette force peut franchir les bornes matérielles de l'organisme, *s'exté-*

rioriser et agir soit par influence, soit par action directe hors de l'être humain.

Cette extériorisation de la force nerveuse peut être soit un fait naturel, soit le résultat d'un entraînement. L'être humain qui possède cette propriété est spécialement utilisé dans l'étude des phénomènes psychiques sous le nom de *médium*.

Nous avons maintenant une première idée de la constitution physiologique d'un médium.

Physiologiquement, l'état médianimique est caractérisé par la prédominance du système nerveux du grand sympathique sur le système nerveux conscient.

A mesure que le système du grand sympathique prend par lui une partie de la force destinée au système conscient, la tension des centres de la vie organique augmente et l'intensité des fonctions cérébrales diminue.

Quand la prise de force du sympathique devient encore plus considérable, le fonctionnement des centres cérébraux s'arrête et il y a *sommeil*.

Le sujet ou médium endormi possède le maximum d'extériorisation possible et c'est le cas des médiums produisant les grands phénomènes psychiques de matérialisation et autres connexes.

Il y a, en réalité, une foule d'états médianimiques qui peuvent prendre naissance où commence la prédominance du système sympathique sur le système conscient et le sommeil.

Ce qu'on a appelé la conscience subliminale, l'inconscient, etc., est justement le remplacement de la

conscience cérébrale par l'intelligence du nerf grand symphatique. Beaucoup de médecins, en lisant cette dernière phrase, s'écrieront que nous disons une énormité, car ils nient l'intelligence des centres sympathiques.

Nous maintenons notre opinion avec la certitude que l'avenir nous donnera raison.

PAPUS.

LE ZOHAR

Nous avons déjà annoncé l'apparition de ce magnifique monument de l'Esotérisme ; elle marque une date dans l'histoire spirituelle de l'humanité, date prévue et prédite par les vieux rabbins. La culture religieuse de toute l'Europe vient de la Bible, et la Kabbale n'est que l'explication du sens caché de l'Ancien Testament ; il suit de là que cette tradition est plus conforme à notre mentalité, répond mieux à nos besoins mystiques, nous guide plus sûrement vers la Lumière unique que toute autre. D'ailleurs ses enseignements purs ne sont pas contraires à la révélation évangélique ; ils en sont bien plutôt la préface, ils la corroborent, ils l'appellent, et ils préparent admirablement notre cœur, par leur austérité et leur complexité, à s'épanouir dans le Soleil messianique. C'est d'ailleurs parmi les Kabbalistes qu'on trouve les reconnaissances les plus nobles de la divinité de Jésus ; les ouvrages du chevalier Drach sont très instructifs à ce sujet.

Le Zohar tient à peu près dans l'occultisme d'Israël la place que les Upanishads occupent dans l'occul-

tisme brahmanique. Ce sont des notes prises dans la tradition orale ; on n'y trouve qu'un plan général assez vague ; beaucoup de points de vue s'y succèdent sans lien systématique ; et lorsque l'étudiant veut, avec ces matériaux vénérables, se construire une science bien coordonnée, il faut qu'il cherche dans la masse de ces documents ceux qui peuvent lui être utiles ; dans ce cas, les notes mises au bas des pages de la présente traduction lui rendront grandement service.

Ce premier volume, que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de l'*Initiation*, s'ouvre par une très savante étude bibliographique de M. Émile Lafuma-Giraud. Il comprend le texte des Préliminaires du Zohar et les trois sections Cereschith, Toldoth Noah et Lekh-Lekha.

Les symboles qu'emploie la Kabbale sont multiples ; les trois règnes de la nature les fournissent tour à tour ; mais quand elle traite de la théogonie et de la cosmogonie, c'est l'homme qui devient la principale et, pour ainsi dire, l'unique image des rapports de Dieu avec le monde. Les panthéistes jugeront cette méthode un peu naïve ; le reproche que reçoivent, en effet, le plus souvent nos religions occidentales de la part de leurs sœurs aînées est la grossièreté ou l'étroitesse de leurs symboles ; il est difficile de justifier ce point de vue sémite et catholique, car les conceptions sur quoi il se base apparaissent comme tout à fait imaginaires à des cerveaux aussi métaphysiques que ceux des initiés d'Extrême-Orient. Il n'en est rien cependant ; on peut admirer les shemas froids et nets

du taoïsme, les luxuriantes synthèses de l'Inde, les vertigineuses abstractions où se complaît l'esprit des vieux sages impassibles ; les Roues tourbillonnantes, les Lilith, les Leviathan, les Sephiroth, les cinq Personnes de la Kabbale, ne représentent pas moins des êtres aussi réels, aussi vivants, aussi actifs dans le travail quotidien de l'Existence universelle que les agents invisibles qui gouvernent l'Aryen ou le Jaune.

Les conversations entre initiés qui constituent l'affabulation du Zohar ont été classées par ses rédacteurs inconnus dans l'ordre de succession des livres de l'Ancien Testament ; le volume premier dont nous nous occupons aujourd'hui contient, dans la section des Préliminaires, une série d'enseignements préparatoires à toute initiation. On y indique d'abord la place que la communauté d'Israël, sous le symbole de la rose, occupe dans le monde ; ensuite on établit les principes métaphysiques du Cosmos : l'infini d'En-haut (Mi = qui ?) et l'infini d'En-bas (Mah = quoi ?) réunis par *Eleh* ou par l'Univers dont Israël est le cœur. Les lumières reçues par les « petits enfants » (initiés) leur viennent de l'école invisible céleste dont le chef est le Messie ; et quand ces petits enfants sont devenus grands, après leur mort physique, ils continuent à s'occuper du monde suivant ses besoins : les formes sous lesquelles ils apparaissent à leurs continuateurs sont les mêmes que celles qu'indiquent l'Évangile et les Rose-Croix de 1610, nommément Julianus de Campis.

La section *Bereschith* commente les paroles de la genèse jusqu'au déluge. Là encore les enseignements

de l'Évangile sont préfigurés d'une façon frappante. La partie la plus profonde de cette section ne se couvre de l'autorité d'aucun rabbin; les idées qu'elle renferme semblent donc appartenir à la plus ancienne tradition et peuvent remonter à la captivité de Babylone et peut-être même jusqu'à Moïse. La géographie du monde invisible y est minutieusement décrite; mais elle s'ouvre par une page admirable, que nous ne pouvons résister au plaisir de mettre dès maintenant sous les yeux de nos lecteurs :

« Il est écrit : *Bereschith* (1), par le commencement. Avant toutes choses, le Roi a permis la transformation en un éther transparent (2), fluide impondérable, pareil à la lumière provenant des corps phosphorescents. Ensuite par un mystère des plus secrets de l'Infini, ce fluide se métamorphosa en un gaz dépourvu de toute configuration aériforme, ni blanc, ni noir, ni rouge, ni vert, ni d'aucune couleur. Ce n'est que quand Dieu fit prendre à la matière des contours (3) qu'il donna naissance à cette variété de couleurs qui, en réalité, n'existent pas dans la matière, n'étant dues qu'aux modifications que subit la lumière selon les corps qu'elle éclaire. Dans la lumière, il existe une onde qui est la cause efficiente de la variété des couleurs en ce bas monde. Ainsi, par un mystère des plus secrets, l'Infini frappa avec le son du Verbe, le vide, bien que les ondes sonores ne

(1) *Gen.* I, 1.
(2) Cf. *Tigounè Zohar*, XV.
(3) Mot à mot : « Quand il traça un cordeau ».

soient pas transmissibles dans le vide (1). Le son du Verbe constituait donc le commencement de la matérialisation du vide(2). Mais cette matérialisation serait toujours demeurée à l'état d'impondérabilité si, au moment de frapper le vide, le son du Verbe n'eût fait jaillir le point étincelant, origine de la lumière, qui constitue le mystère suprême et dont l'essence est inconcevable. C'est pour cette raison que le Verbe est appelé « commencement », attendu qu'il est l'origine de toute la création, etc.

En suivant le texte de Moïse, pas à pas, les rédacteurs du Zohar traitent presque toujours des questions pratiques qui s'y rattachent. Ainsi, en décrivant les invisibles bons et mauvais, il décrit la forme, les noms et les correspondances des quatre grands anges dont le blason inaugure les quatre Évangiles. A l'occasion du péché d'Adam, on expose une théorie du mariage ; à propos de Caïn et d'Abel, une théorie du sacrifice; à propos d'Henoch, une théorie de la magie, des sciences occultes et de la science ésotérique.

La section *Toldoth Noah* s'occupe des causes et des moyens du déluge ; elle en décrit les effets sous le symbole de l'Arche, il est parlé de la mystérieuse Shekinah, épouse éternelle du sage, ce qui semble, chez les Kabbalistes, tenir la même place que la Vierge Sophia dans le système de Boehme. Il faut cependant reconnaître que la doctrine juive est beau-

(1) C'est que le Zohar entend par l'expression « frappa sans rien frapper », c'est-à-dire rien n'existait qui pût être frappé. Le Zohar enseigne donc ici une création *ex-nihilo*.

(2) Cf. fol. 16b.

coup plus compliquée, beaucoup plus savante, si l'on préfère, qu'aucune des révélations catholiques ou hérétiques du mysticisme chrétien. La Shekinah aime l'âme de l'homme juste, et comme le Verbe l'aime elle-même, Il va avec elle, et l'âme bénéficie de cette double présence divine. Ainsi, ces vieux rabbins nous apparaissent comme des logiciens consommés ; ils avaient, à un haut degré, le sens de la vie, le sens de l'organisme ; pour eux, tout est un être organisé ; les neuf palais, les sept terres, les sept cieux, les colonnes du monde, la pierre centrale ; ils y voient des individus : démons, anges, ou Dieu ; c'est ce que montre la belle description des Séphiroth dans la présente section ainsi que la conférence de R. Siméon sur la répartition des effets des bonnes œuvres : les paroles, les gestes, le son de la prière vont chacun à son rang, la fumée, l'odeur, des sacrifices également ; la bonne volonté de l'homme va seule au plus haut point, vers la Volonté suprême.

D'ailleurs les pratiques cultuelles sont considérées par le Zohar comme une sorte de magie ; car il enseigne que ce qui se fait ici-bas sur terre, se fait aussi dans les cieux ; et cependant, dans la section troisième, consacrée tout entière à Abraham, R. Eléazar dit que l'astrologie, que ce patriarche étudia jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, est une science vaine. On peut en conclure que, dans la pensée de son fondateur, Israël devait former un noyau distinct du reste du monde, en vue d'un certain travail, pourvu de lumières spéciales, guidé par un aspect particulier de l'Absolu.

Tout ce que l'homme accomplit donc matériellement se répercute dans l'Invisible ; c'est la raison pour laquelle la prière, l'étude de la doctrine secrète, l'observance des lois du mariage étaient si importantes pour les Israélites. Ainsi Dieu est toutes les nuits dans l'Héden ; c'est pourquoi les rabbins se levaient à minuit pour étudier. Les âmes sont créées par couples ; et l'épouse que l'homme se choisit doit être, en condition normale, son âme-sœur ; de même que les deux époux s'aiment sur le plan physique, de même dans l'interne, la Shekinah ou présence divine, cohabite avec l'âme de l'homme :

« Toutes les âmes dans ce monde, dit R. Hizqiya, qui constituent le fruit des œuvres du Saint, béni soit-il, ne forment, avant leur descente sur la terre, qu'une unité, ces âmes faisant, toutes, partie d'un seul et même mystère. Et lorsqu'elles descendent en ce bas monde, elles se séparent en mâles et femelles ; et ce sont les mâles et les femelles qui s'unissent... Lorsque les âmes descendent en ce monde, l'âme mâle et l'âme femelle sont unies ensemble. Ce n'est qu'après leur descente en ce monde qu'elles se séparent, chacune de son côté, et vont animer deux corps différents, celui d'un homme et celui d'une femme. Et c'est le Saint, béni soit-il, qui les unit de nouveau ensuite, lors du mariage. La charge des unions entre les hommes et les femmes n'est confiée à aucun chef céleste ; c'est le Saint, béni soit-il, lui-même, qui les opère, — car c'est lui seul qui sait le faire d'une manière convenable. Heureux le sort de l'homme qui mène une vie convenable et marche

dans la voie de la vérité ; car il unit une âme avec une autre, telles qu'elles l'étaient avant leur descente sur la terre... (1) »

Ces quelques aperçus ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète et bien vague des richesses contenues dans ce livre ; ce sera une tâche ardue que de les dénombrer toutes ; il faudrait qu'un disciple obscur et laborieux ait la patience de faire pour ce livre ce qu'Abraham de Frankenberg a fait pour Jacob Bœhme : un répertoire des passages de la Bible cités, une table alphabétique des matières donnant l'index de page pour tous les sujets traités, une liste des noms propres, un répertoire des termes de Kabbale employés sous leur forme hébraïque. L'orientaliste, l'exégète, le théologien se réjouiraient de voir leur besogne ainsi facilitée ; mais les maîtres de la doctrine secrète trouveraient peut-être que c'est un peu encourager la paresse.

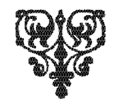
Quoi qu'il en soit, telle qu'elle est, cette traduction est une grande belle chose ; qu'il me soit permis de souhaiter ici que les noms de l'auteur, Jean de Pauly, qui lui a donné la vie intellectuelle, — de l'éditeur, M. Lafuma, qui lui a donné la vie matérielle, ne soient jamais oubliés de tous ceux qui tireront dans l'avenir quelque profit de la contemplation de cette pure lumière. Mais aussi qu'ils se souviennent du docteur Marc Haven, qui a su lui donner, sous le voile de l'incognito, qu'il me pardonnera de lever, la vie cardiaque, sans quoi rien ne résiste au temps.

---

(1) *Zohar*, I, 85 b.

Le temps et l'espace m'ont un peu manqué pour dire l'indispensable ; j'espère pouvoir prochainement combler ces lacunes et aider plus efficacement le lecteur, que l'aridité des vieux textes découragerait.

SÉDIR.



LA KABBALE PRATIQUE

(*Suite*)

Feu et flamme.

Une fumée épaisse voile la contrée, avant que la flamme éclate, où elle couve en cachette; enfin le feu flambant se développe, continue à dévorer graduellement tout le matériel. La flamme devient toujours plus pure, plus pure et plus pure, reçoit sa blancheur originale et retourne aux demeures de la lumière. Telles sont les lois de l'ordre. La flamme après s'être élevée sur tout ce qui est combustible continue à causer la décomposition entière, et si elle a enfin nettoyé la lourde masse des corps de tout le matériel, et si elle a réuni les commencements originaires des choses avec leur essence, elle s'élève invisible à nos yeux dans des régions plus hautes et donne aux corps cette liberté et cette activité, dont ils étaient privés sous la lourde masse des corps.

L'Ordre.

L'ordre visible et l'invisible sont liés entre eux

d'après les lois éternelles dans une chaîne et cette liaison donne à l'homme la notion d'une unité indivisible, qui est la cause de toute activité.

Plus la plus haute intelligence, il n'y a ni un supélieur, ni un inférieur; elle voit dans la grande œuvre de la nature un grand un

La Chaîne.

La chaîne devient une chaîne, comme un anneau touche l'autre; — par cela une unité, parce que le chaînon le plus bas est en liaison avec le chaînon le plus haut et fait un entier. — Une chaîne d'un million de chaînons n'est pourtant qu'une seule chaîne.

La Réfraction de rayons.

Si des nuages épais se trouvent entre le soleil et l'objet, le pur rayon ne pénètre pas sur l'objet; les rayons sont dispersés des deux côtés, l'ombre couvre l'objet. Plus le mur séparant entre le soleil et l'objet est diaphane, plus il y a lumière, moins il y a de réfraction, plus le rayon est pur.

Le Tout. (L'Entier.)

Si tout est un entier, tout une chaîne, chaque chaînon appartient à l'entier et l'anneau, à qui cette chaîne est attachée, est lié immédiatement à chaque chaînon. La grande chaîne, qui attache les esprits à Dieu, se compose de chaînons qui sont d'une volonté pure, une volonté pure conduit à l'unité et à l'entier.

Le Tout dans Tout.

Tout est en tout, partout Dieu et ses forces, la séparation n'est qu'organique, n'est qu'apparente; partout il y a des tangentes des forces à des forces, et de forces à une force originaire. — Considère la chaîne de pensées divines, expressions du premier chaînon jusqu'au dernier. — L'éternité est un, présence; le passé et l'avenir le sont pour celui, à qui des nuages couvrent la pleine vue de la chaîne. La partie, qu'il voit, est pour lui la présence; la partie qu'il a vue, le passé, et celle qui est couverte par les nuages, l'avenir. Qui voit la chaîne à la fois, pour celui la chaîne n'a ni passé ni avenir, présence un. S'attacher à cette chaîne signifie prendre part à toutes les forces.

Imite ces puissances pures, qui montrent leur force devant les yeux de Dieu; attache-toi à l'unité et tu prendras part à tout ce qui est grand et bon.

Le Crapaud.

Considère le crapaud! Il devient venimeux et s'enfle, et tire son poison de la terre. L'orgueil, qui gonfle les hommes, les rend semblables, au crapaud. Dans le soleil il est séché, et tout le venimeux, qu'il tire de la terre, se consume. Le soleil spirituel consume le poison de l'âme qu'il tirait du terrestre.

L'Ascension.

Considère les lois de la nature dans l'homme, s'il

monte un escalier, l'homme se courbe en avant, telle est la loi de l'équilibre. Seulement, celui qui redescend, lève la tête en haut. Considère ce symbole ! l'humilité est nécessaire pour l'ascension ; celui, qui est fier, descend. Considère toi-même, et tu trouveras, si tu montes ou si tu descends.

RÊVES DE NOMBRES

1

Je croyais que c'était vers midi et mon œil s'ouvrit, et je vis des ouvriers qui travaillaient au temple de la vertu et creusaient des cavernes pour y enchaîner le vice. J'aidai à travailler de midi à minuit, et lorsque je me considérai moi-même, je ressentais que je ressemblais à un enfant de 3 ans.

2

Lorsque la deuxième nuit s'approchait du matin, il me paraissait, que des amis de la Divinité m'enseignaient l'étude des sciences et la pratique de la vertu. On fit de moi un ami des hommes, on m'apprit à vénérer les lois, aimer les rois et estimer le plus humble, parce qu'il est un homme. Je suivis une lumière flamboyante et elle conduisit à la connaissance des vertus. Le luxe et l'orgueil furent décrits comme des vices, dont les attraits éblouissent la populace ; des préjugés ne sont pas pour le sage, était écrit au-dessus du seuil de l'école, et la vraie sagesse n'est qu'en Dieu.

3

Le troisième matin, je rêvais que le soleil était à midi ; j'étais un garçon de 5 ans ; un temple magnifique, érigé à la Divinité, était éclairé avec 6 lumières. Non loin de ce temple une vallée se trouvait, et là la paix, la vérité et la réunion régnaient. Cette vallée était un tétragone oblong, et dans la longueur elle s'étendait de l'orient vers l'occident, et dans la largeur du midi vers minuit. La sagesse et la force soutenaient les halles du temple ; l'envie, la calomnie et l'intempérance n'étaient pas connues, un saint silence régnait, uni avec l'intelligence et l'amour.

4

Le quatrième matin, je rêvais : Dans un palais magnifique je fus conduit de la chambre du milieu dans une grande halle, où 9 lumières se trouvaient et une grande lumière dans laquelle une grande lettre était écrite avec du feu rouge dans un feu blanc, et amour, vérité et sagesse furent l'interprétation de la lettre, qui était la septième. Alors, je vis un génie tutélaire ; celui-ci me donna une petite boîte faite des plus beaux coraux et une clef d'ivoire qui ouvrait la boîte. Je vis aussi à côté fleurir une branche, et celle-ci ombrageait un tombeau ; 3 grandes colonnes allaient de la terre au ciel, et le génie tutélaire me dit : « Sagesse, force et beauté sont les colonnes » qui soutiennent l'univers. Alors, il me paraissait que je fus transporté dans l'endroit où les israélites sauvèrent leur arche de l'alliance du temps de leur persécution et je vis écrit au firma-

ment avec de grandes lettres : Fais de ton cœur un temple de Dieu ; et l'ange qui m'accompagnait me dit que je n'étais âgé que de 7 ans. Mais lorsque je me réveillai du rêve, il était midi.

5

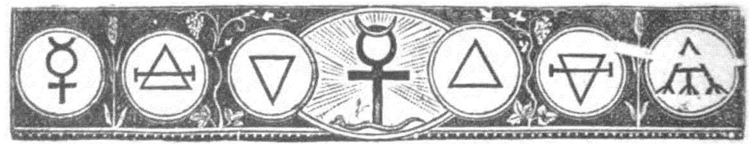
Le matin du cinquième jour, je rêvais que j'entrai par une grande porte, située vers midi, dans la ville de la paix ; je vis la montagne du Libanon où les grands cèdres se trouvaient et des voix d'anges annonçaient le nom de Jéhovah. Un des anges me cria : Je te donne un an pour ouvrir et un an pour fermer, et lorsque je me réveillai, je demandai, quelle heure il était, et une voix me répondit qu'il était 1 heure pour ouvrir et 7 pour fermer.

6

Dans la sixième nuit, je vis dans le rêve un ange qui cherchait des yeux différents hommes et qui en choisissait, et il me cria et dit : « Viens travailler. Je le suivis par le sombre et par des chemins inconnus et enfin je me reposai à un arbuste épineux brûlant ; là, j'étais assis jusqu'à la pointe du jour, et lorsque je demandai à mon compagnon quelle heure il était, il me répondit : Parmi les hommes la nuit s'approche et pour toi l'heure, dans laquelle tu quitteras la sombre caverne. »

ECKARTSHAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

Étienne Bellot

La gloire philosophique du dix-neuvième siècle brillera éternellement dans l'histoire de la pensée humaine. Nulle autre époque n'a compté autant d'écoles riches et prodigues de vérités et de grandeurs, autant de génies si heureusement inspirés.

Les célèbres époques grecques pâlissent sous l'éclat de ces lumières fécondes et salutaires.

Et la gloire du positivisme brille dans ce siècle étincelant d'une flamme de première grandeur, de toute élévation, de toute noblesse.

Depuis l'origine du monde humain, l'intelligence avait exercé sur les arts une action exclusivement utilitaire, cependant qu'en philosophie elle poursuivait l'œuvre chimérique de la science pour soi.

La tradition grecque avait été oubliée et Platon et Aristote avaient détrôné Épicure et Zénon.

Métaphysiciens de toutes les époques étaient en

mal d'absolu, non pour mettre leurs découvertes au service de l'humanité, mais pour la stérile gloire de déchiffrer les énigmes de la nature. L'œuvre de la métaphysique s'élevait à de telles hauteurs que les plaintes et les douleurs de notre pauvre monde atteignaient rarement les fidèles de la divine science.

Et toutes leurs entreprises, si riches et si puissantes, échouèrent sur les écueils perfides du humisme et du kantisme.

La gloire de l'école positive est d'avoir posé parfaitement le problème philosophique à l'intelligence humaine. Notre science doit être exclusivement pratique et utilitaire. Actuellement la métaphysique est l'art de la philosophie.

Il nous importe peu que la substance soit unique ou nombreuse ou inexistante, qu'elle soit de l'étendue et du mouvement, ou des atomes de force ou toute autre entité, l'humanité veut connaître les phénomènes et leurs lois (modes de l'être en soi) et sa suprême espérance scientifique est la révélation des lois des êtres. Quelle que soit la substance, les phénomènes observés ne changent pas et leurs relations dans l'espace et le temps peuvent seules intéresser la société humaine. Que demain nous révèle le substratum des métaphysiciens, l'existence sociale sera-t-elle modifiée, nos peines et nos charges auront-elles diminué, l'humanité sera-t-elle plus heureuse, si cette révélation ne se complète pas de la parfaite connaissance des lois de vivre de ce substratum ?

La théorie positive est cependant entachée de humisme et de kantisme. L'influence autocratique

du maître s'y fait rigoureusement et rudement sentir.

Incontestablement la science humaine doit être utile et pratique. Nous ne connaissons pas de plus noble pensée que celle si connue d'Auguste Comte : « Savoir pour prévoir afin de pourvoir. »

Résout-elle complètement le problème philosophique ? C'est la gloire d'Étienne Bellot d'avoir prouvé le contraire en donnant au monde savant la solution intégrale.

L'erreur fondamentale des positivistes est d'avoir cru trouver, au point de vue philosophique et scientifique, la théorie définitive — alors que leur école est provisoire, transitive. Présentement, le positivisme est l'école de la vérité, mais il doit laisser la parole à l'avenir. Les lois fondamentales de la philosophie première doivent être acceptées par tout penseur, mais à titre utilitaire et pratique. Les problèmes humistes et kantistes seront résolus par l'expérience.

Le povitivisme triomphe actuellement du matérialisme en rejetant toute synthèse objective, en posant l'irréductibilité des phénomènes, mais cette victoire n'est que provisoire, demain peut la transformer en complète déroute. Il reste donc la théorie scientifique du passé et du présent ; il s'immortalise par sa synthèse subjective des sciences abstraites en vue d'une solution utilement et pratiquement humanitaire. Et c'est son plus beau titre de gloire.

Étienne Bellot accepte donc le positivisme, mais il le considère comme une étape transitoire quoique nécessaire. Il met toute sa foi de penseur en l'avenir. Et c'est ainsi qu'il se rattache au matérialisme.

Sa philosophie seconde apparaît clairement : *Nous devons observer les phénomènes, en connaître les modes, les relations, en tirer des lois qui nous permettront de réaliser immédiatement la grande conception positive — et dans l'avenir, par l'expérience, la synthèse objective du monde cosmologique et du monde biologique.* Et l'œuvre philosophique d'Etienne Bellot se complète par une remarquable systématisation de la sociologie. C'est ici qu'éclatent en pensées consolantes et lumineuses sa grande âme et son grand cœur. *Les phénomènes sociaux ne sont pas immuables, ils sont déterminés par l'état des mondes ; on ne saurait circonscrire la société future dans les limites des humanités passées.* Il croit donc à la perfectibilité absolue et intégrale par la raison humaine et il se rattache manifestement à la grande école philosophique socialiste. Qu'on nous permette d'écrire ici même la pensée fondamentale de cette sociologie toute vibrante d'amour, de foi et de science, elle résume admirablement l'œuvre sociologique à laquelle E. Bellot a souscrit et qu'il a aidée de toutes ses forces de savant et d'artiste. *L'évolution sociale est liée à celle de l'intelligence humaine. Dans la marche ascendante, le milieu cosmologique s'améliore, le travail et l'amour s'organisent rationnellement. Les plaisirs physiques diminuent, les plaisirs spirituels augmentent. La philosophie stoïque est résolue épicuriennement. Une harmonique synthèse sociale définitive est possible et réalisable.* Le collectivisme est institué sur des bases scientifiques et il reprend sa véritable place dans la science de la société humaine :

organisation logique du travail. L'évolution et l'état définitif des autres parties essentielles du monde social sont aussi nettement déterminées.

Nous pourrions terminer cette courte étude, la philosophie d'Étienne Bellot est maintenant connue théoriquement et pratiquement. Cependant il nous est cher d'insister davantage sur l'indépendance philosophique de notre penseur, qualité vraiment rare en ces temps de classicisme et de tradition. Tous les occultistes nous comprendront et applaudiront à cet hommage sincère et mérité.

Étienne Bellot montre toute l'étendue de sa foi philosophique quand, rompant avec les savants officiels, il vient chercher dans le champ des observations occultes de nouveaux éléments de science et de vérité.

Il fait partie de la grande école expérimentale de l'occultisme. Il sait qu'il trouvera là de nouveaux phénomènes, de nouvelles lois, tout aussi réels que ceux du monde dit physique, et il songe à une vaste synthèse harmonique de ces deux mondes réconciliés.

Et sa pensée s'arrête-t-elle-là ? N'espère-t-il pas que l'expérience nous fera connaître un au-delà avec des lois immuables comme celles de notre monde terrestre ? Le scepticisme ébranle peut être sa croyance de penseur. Étienne Bellot n'a jamais fait connaître son intime pensée sur ce sujet capital. Il a toujours, cependant, rejeté cette espérance en tant que simple hypothèse : son inutilité la condamnait. La morale épicurienne le charme particulièrement. Cela ne doit en rien nous étonner. Tout vrai savant ne peut ad-

mettre une théorie qui ne repose même pas sur un principe, fonction de notre cerveau, mais sur une tradition mensongère colportée par quelques fourbes et puissants pasteurs de peuples.

L'espoir peut cependant habiter son cœur. N'aime-t-il pas de toute son âme d'artiste et de penseur les hommes, ses frères. Et la disparition de la personnalité n'est-elle pas un des grands cauchemars de l'humanité ?

Quoi qu'il en soit, Étienne Bellot peut espérer que l'expérience nous révélera quelque autre monde, paradis des contes bibliques ; mais, parfait positivisme, cet espoir ne saurait lui faire oublier notre monde terrestre. Il se souvient trop de certain proverbe fameux, et son altruisme est trop grand, trop éclairé pour peupler on ne sait quel chanaan chimérique de plaisirs inépuisables, cependant que chaque minute, chaque lieu de notre triste planète réclame aux échos insensibles un peu plus de bonheur, pour notre pauvre et lamentable humanité.

Le poète se sent saisi d'un auguste plaisir à magnifier l'œuvre. Il voudrait saisir sa lyre d'airain et, en termes rares et précieux, en célébrer les beautés morales et savantes ; mais la raison lui ordonne de n'en rien faire. Rien ne chante dit-elle, la gloire du penseur comme l'œuvre elle même. Simplement et comme magnification supérieure nous la voulons synthétiser.

Admettre le problème et la solution positivistes et les déclarer provisoires. Étendre à l'infini le champ des observations expérimentales et tout attendre de

l'Expérience (synthèses objectives, résolution des problèmes humistes et kantistes). Unir toute évolution à celle de l'Intelligence. Instituer un état social parfait sur des bases scientifiques.

Gloire aux penseurs qui veulent donner le Bonheur à l'Homme par la Science et la Beauté et qui, non contents de concevoir, vont à travers le monde répandre prodiguement, salutairement les trésors de leur Verbe. Poète, pasteur, apôtre, ce sont les grands pionniers de l'évolution sociale, les fameux architectes des cités futures, les chefs victorieux des luttes libératrices.

Ce sont les Phares de l'Humanité.

André Tschui.



LE SPECTRE !

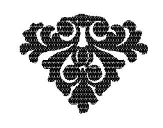
Un paysan descend dans sa cave sans lumière. A peine est-il arrivé au bas de l'escalier, qu'il recule épouvanté à la vue d'un spectre, qui le regarde de ses yeux étincelants.

« Qui vive ! » s'écrie-t-il par trois fois.

N'obtenant pas de réponse, il remonte, court arracher son vieux fusil dans l'armoire, revient plus vite encore après avoir chargé son arme et pan ! voilà le spectre, qui vole en éclats dans toutes les directions.

La famille munie de lanternes pénètre dans la cave et trouve dans tous les coins les morceaux de gâteau aux prunes moisi, criblés de plomb.

Dr Mirus.



LES MAGICIENNES

3e SONNET

Blonde aux yeux châtains

Les tons roux de la feuille aux derniers jours d'automne,
Le sable ensoleillé des plages aux mers bleues,
Et le mousseux nectar qui pétille et chantonne,
Sont moins riches et purs que l'or de ses cheveux.

Ses yeux sont plus profonds que l'onde qui moutonne,
Plus jaspés que l'agathe, plus troublants que l'adieu,
Sa voix incantatrice émeut... et l'on frissonne...
Etre aimé de Circé, c'est être presque un dieu !...

Mais la magicienne, idéalement belle,
Pour « les hommes de chair » est farouche et mortelle,
Elle ne peut aimer qu'un maître en ses amants.

Et quel que soit son nom : Isis, Maya, Cybèle,
Sa beauté s'abandonne à celui qui l'appelle :
Ambroisie au seul Sage, et poison aux déments.

COMBES, LÉON.

(*Orbes et Gemmes.*)



UN SECRET PAR MOIS

Contre les Mouches et Moucherons.

Le crin de cheval étendu auprès de la porte (en travers) et par le milieu de la maison, les chasse. — La couperose et la nielle en parfum en fait autant. Si vous pendez à votre cou une petite éponge imbibée légèrement de vinaigre, les moucherons ne vous toucheront pas. Si vous pendez au faîte de la maison une grosse éponge imbibée de vinaigre, tous les moucherons s'y assembleront.

DÉMOCRITE.

L'École Hermétique.

Le succès progressif obtenu par l'École hermétique depuis plusieurs années nous incite à indiquer le caractère de l'enseignement de cette école, au moment où va s'ouvrir une nouvelle période de fonctionnement.

Chaque jour un plus grand nombre d'intelligences s'intéressent soit aux faits psychiques, soit aux théories émises pour l'explication de ces faits, soit à l'histoire des anciennes initiations et au symbolisme des sociétés initiatiques contemporaines.

Or, on ne peut saisir toute la valeur d'un fait psychique sans une instruction technique préalable et c'est cette instruction critique qui est organisée à l'École hermétique.

Étude critique des faits psychiques. — Hypnotisme, magnétisme, faits spirites, par le professeur Dace.

*
* *

La théorie de l'occulte tient une grande place dans l'enseignement de l'école. Un cours d'*Astrologie* élémentaire par Phaneg, permettra de former des étudiants connaissant les principes de cet art, mais le cours de *Haute Magie* du docteur Rozier, qui obtient chaque année un tel succès, forme la synthèse de l'enseignement théorique de l'école. Cette année des cours de vacances ont été faits par le docteur Rozier, et le succès a répondu à cette nouvelle tentative. C'est dans une grande salle annexe située, 10, rue du Petit-Pont, que le docteur Rozier donne ses cours aux élèves de l'école.

Mais les chercheurs qui veulent approfondir les enseignements traditionnels de l'occulte se trouvent en présence de deux traditions :

1° La tradition kabbalistique des Gnostiques, des Alchimistes et des Rose-Croix ;

2° La tradition orientale des Indous.

Il appartient au caractère français de rechercher avant tout la netteté dans tout ordre d'enseignement. Or, il est impossible de rien comprendre à la tradition kabbalistique, si l'on ne possède pas les éléments indispensables de la langue hébraïque, de là la nécessité d'un cours *d'Eléments de lecture de l'hébreux*. Ce cours sera fait soit par Sedir, soit par Papus.

De même, nous assistons souvent à ce curieux phénomène de gens prononçant avec pédantisme des noms sanscrits qu'ils sont incapables non seulement d'écrire, mais encore de lire. Cela conduit à des erreurs amusantes qui font sourire les orientalistes, peu enclins à croire à un ésotérisme enseigné par des gens qui ne savent pas lire la langue sacrée de leurs mystères. Voilà pourquoi nous organiserons un cours de *Lecture de la langue sanscrite* (Caractères Dévanagari). Ce cours sera fait par Papus.

∴

La théorie des traditions orientales, indoues ou chinoises est familière au professeur Sédir qui a conquis une place si éminente par ses travaux si profonds. Sa fidélité à la tradition chrétienne en est encore plus fortifiée et ses nombreux élèves suivront ses enseignements cette année encore. Les cours d'histoire de la tradition sont, en général, réservés aux élèves de seconde année.

Voilà pourquoi les cours se rapportant aux Initiations antiques seront faits en loge Martiniste.

Les cours de Symbolisme maçonnique et d'histoire de la Franc-Maçonnerie seront faits dans des loges désignées à cet effet.

∴

Enfin, des cours annexes : Alchimie, Tarot, Tempéraments, Graphologie seront aussi organisés.

L'École hermétique donne des cours, le soir, à 9 heures, rue Séguier, 13, Paris. Les élèves anciens ou nouveaux payent un droit d'inscription de 2 francs et un droit de 2 francs par mois, payable mensuellement, pour suivre tous les cours sans exception.

Les cours pour 1906-1907 sont organisés de la façon suivante :

Étude des faits psychiques. — Professeur Ed. Dace.
Astrologie élémentaire. — Professeur Phaneg.
Haute-Magie. — Professeur docteur Rozier.
Hébreu. — Professeur Sédir ou Papus.
Sanscrit. — Professeur Papus.
Mystique chrétienne. — Professeur Sédir.
Symbolisme et histoire initiatique. — Professeur Papus.

∴

Physiognomonie et tempéraments. — Papus.
Graphologie. — Bellot, maître de conférences.
Alchimie. — Merlin, maître de conférences.
Faits Psychiques. — Beaudelot, maître de conférences

Les cours ont lieu les lundis, mardis, mercredis et jeudis, à 9 heures du soir.

Une affiche placée à l'école fait connaître les jours de chacun des cours.

Les inscriptions des nouveaux élèves sont reçues à l'école, les lundis et jeudis soir, avant le cours.

Les cours commenceront le jeudi 4 octobre, à 8 h. 1/2 du soir.

FAITS PSYCHIQUES

Un enfant de dix ans avait mauvais caractère, répliqueur, obstiné, n'apprenant rien, ne pensant qu'à jouer ; il dormait toujours sur son dos, parfois sur le côté gauche et jamais sur le côté droit. Il y a deux ans, il lui vint un gros bouton sur le front à gauche et un autre dans le dos, et ne pouvant reposer sur le dos il dormait sur son côté droit ; en outre, l'orientation du lit ayant été changée il advint qu'il dormait avec la tête en est, pieds en ouest, tandis qu'avant, l'orientation était en sens opposé. Il continua à dormir ainsi, en prit l'habitude et son caractère est complètement changé.

Ne pouvant attribuer pareil changement à la seule et insignifiante suppuration de deux simples boutons tout à fait bénins (en Égypte pendant l'été tout le monde a de ces boutons, dit boutons du Nil, qui guérissent sans soins et sans médicaments dans l'espace de huit jours) comme il n'y eut ni magnétisme, ni suggestion, ni autosuggestion, je présume que la différente position et la différente orientation du corps tenues en dormant pourraient bien être la cause ou pour le moins une des causes du pareil rapide changement qui commença trois mois après que l'enfant dormait autrement.

A ceux qui s'intéressent de science et d'humanité d'étudier et résoudre la question.

ODORICO CEPICH.

Des amis discutant sur la vue, l'acuité, les lunettes, la question me fait rappeler le cas suivant :

Il y a vingt-cinq ans, un voisin me pria de lui donner des leçons de dessin, naturellement j'ai commencé par la géométrie, ce pendant l'été, de 6 à 7 p. m.

Cet homme avait une mémoire prodigieuse, tout ce qu'il lisait s'imprimait dans son cerveau, en lisant un long article pour la seconde fois, il le récitait presque textuellement et encore il prétendait que depuis quelque temps sa mémoire avait diminué.

J'étais enchanté ; en quatre mois, mai à août, et pendant quatre ou cinq heures de leçon par semaine, il en apprit plus que d'autres n'en apprennent dans un an.

Mais en septembre, les journées étant plus courtes, je lui donnais la leçon après le souper entre 7 et 9 heures du soir et à mon grand étonnement, j'ai constaté qu'il n'apprenait rien malgré toute sa bonne volonté, les progrès étant nuls ; parfois il ne savait pas la leçon du jour précédent.

Pourquoi donc ce qu'il étudiait pendant le jour il le retenait facilement et par contre ce qu'il étudiait pendant la nuit, après le souper, ne lui profitait que peu ou point ? Je pense que la digestion n'en peut être la cause, car dans toutes les écoles les élèves étudient aussi bien après le dîner et souper.

En étudiant la question qui m'embarrassait grandement, j'ai remarqué que cet homme était anisométrope à l'excès, myope à gauche et presbyte à droite, que le jour il lisait avec l'œil presbyte à une distance de 45 à 50 centimètres, tandis que la nuit il lisait avec l'œil myope à une distance de 12 à 15 centimètres et disait souffrir de mal de tête. Il me semble que la différence entre la lumière de jour et la lumière d'une lampe ne peut avoir d'influence ou pour le moins une aussi grande influence sur la mémoire, et si réellement cette influence existe, elle devrait être largement compensée, vu que personnellement l'étude de nuit dans le silence absolu m'a plus profité que l'étude de jour ; causes : tapage des enfants et des voisins, roulements des voitures, bruits de toute sorte et par suite distractions continuelles.

Voulant tenter une expérience et empêcher que la myopie et la presbytie de cet homme n'augmentent, je l'ai persuadé qu'en lisant à grande distance pendant le

jour et à trop courte distance pendant la nuit sa vue se fatiguerait, qu'il risquerait de la perdre, qu'il faut absolument y remédier ; j'ai choisi moi-même un verre convexe pour son œil presbyte et un verre concave pour son œil myope de manière qu'il puisse lire facilement avec les deux yeux à la distance de 30 centimètres et le résultat fut surprenant, sa faculté de retenir fut égale pour tout ce qu'il lisait la nuit comme le jour et l'intéressé me déclara que ce qu'il lit avec les deux yeux il le retient plus facilement que lorsqu'il lisait avec son seul œil droit pendant le jour.

Est ce un cas tout spécial ?

Le nerf optique de l'œil myope est-il plus influencé par la vision éloignée naturelle ou artificielle et, par suite transmet-il plus nettement les émotions développant la mémoire ?

Les lunettes peuvent-elles opérer ce miracle ? Les illettrés et les aveugles ont pourtant très bonne mémoire.

Y a-t-il d'autres causes ? Je serais heureux et reconnaissant de le savoir.

Odorico Cepich.

CAS ET MODES DE VOYANCE

Les faits sont les faits et *Honni soit qui mal y pense*

Un lecteur du *Messager* nous écrit :

J'ai une jeune parente de 18 ans anémique et strumeuse (lisez à tempérament scrofuleux ; mais strumeux, terme de jargon médical, c'est bien supérieur, vu que le vulgaire ne comprend pas...)

Différents médecins se sont occupés d'elle depuis plusieurs années et ont édicté leurs prescriptions en disant : « C'est de l'anémie ; il y a une grande faiblesse de constitution ; il faudrait l'air de la mer », etc.

Un dernier docteur, lui, n'y est pas allé de main-morte : « elle n'a plus qu'un poumon et encore est-il en fort mauvais état », a-t-il dit au père.

*
* *

Je me suis pour lors rappelé les paroles de *P.* : « Si vous saviez ce que nous guérissons peu souvent !... J'admire mes confrères qui vous ont aussitôt diagnostiqué une maladie d'intérieur, — alors qu'au fond nous n'en savons presque jamais rien... »

Et, sans la moindre indication à l'appui, j'ai envoyé des cheveux de la malade à Mlle Bar, de Saint-Quentin en lui demandant tout simplement : « Que pensez-vous de la personne à qui appartiennent ces cheveux ? »

Je copie la réponse signée docteur F... : « Il y a un certain temps déjà que c'est comme ça. La personne a des contractions nerveuses avec de la faiblesse des os et du sang. La débilité est même grande ; *mais il n'y a rien de tuberculeux.* L'état organique est tout autant à soigner que l'état général. Je ne pourrai répondre de la guérison que quand on aura fait un ou deux traitements, dont voici l'indication... Suivre 22 jours et récrire. »

*
* *

Mais il y a aussi des voyantes (?) et des guérisseuses (?) dans notre bonne ville de T... : leur nombre même ne manque pas.

Entre parenthèses P., d'une façon générale, les couvre de sa protection. — « Que voulez-vous, dit-il, pas n'est besoin qu'elles soient instruites ; elles jouissent de dons naturels — que je n'ai pas, — mais qu'il est bon d'utiliser... »

Quelqu'autre alla donc de son côté trouver Mme H..., personne renommée, déjà poursuivie par la Faculté et condamnée aux instigations de la dite, — ce qui n'a fait qu'augmenter la foule de ses consultants, lesquels arrivent chez elles dès six heures du matin tous les jours.

*
* *

Voici comment cette dernière met en œuvre sa faculté (alors que P.. lui, n'apporte qu'un simple effort de volonté) :

Versant une cuillerée de café dans un bol, elle vous dit ; « Soufflez dessus un instant en pensant « fortement à celui ou celle pour qui vous venez » (notez qu'elle ne vous questionne pas au préalable et que personne chez elle n'est là pour vous faire causer) ; après quoi, elle jette le café et présente au feu le bol sans l'essuyer. Il y reste alors des maculatures qu'elle considère avec fixité en concentrant toute son attention, le bol tenu entre ses mains.

Et alors, dans le cas présent : « Il y a longtemps que la personne a ça. Elle a des humeurs au cou, — des deux côtés ; elle en a aux jambes aussi. — Mais *elle n'est pas tuberculeuse* ; *ça, j'en réponds.* — Elle est très nerveuse et a des maux de tête. Encore des douleurs dans les côtés et dans les omoplates. Puis de l'inflammation dans les intestins. — On lui fait prendre du jus de viande, boire du lait et manger des œufs ; cela ne lui vaut rien... »

Toujours un peu défiante, et comme on ne le lui demandait pas, Mme H... ne formula aucune prescription.

∴

Conclusion : Deux personnes consultées, sans voir la malade et sans nulle indication la concernant, font des réponses suffisamment concordantes et paraissant très près de la vérité, du moins en ce qui concerne les détails extérieurs. Maintenant sont-elles dans le vrai en déclarant qu'il n'y a pas de tuberculose ? Mme H... a-t-elle raison de critiquer l'alimentation au jus de viande, au lait et aux œufs prescrite par le médecin ?

La malade pourrait-elle être guérie en suivant l'ordonnance Bar docteur F... ou celle que serait susceptible de donner Mme H... ? — C'est délicat à présumer, d'autant plus que les parents ne s'astreindront malheureusement guère à suivre régulièrement un traitement quelconque, dans l'état d'avachissement et d'abandon moral où ils se trouvent ; car il y aurait fort à dire là touchant les méfaits de l'alcool, au point de vue de la famille.

∴

La morale à tirer de ces faits rapportés est que la vision

psychique existe bien réellement ; qu'on en pourrait tirer fortement parti pour le diagnostic et le traitement des maladies ; que nos médecins, — ces attardés, — sont coupables, dans leur ignorance et leur aveuglement fanatique, de nier à priori ce qu'ils n'ont pas étudié et qu'ils auraient tant raison d'utiliser dans leur pratique médicale ; et qu'enfin il est monstrueux que des tribunaux attentent chaque jour à la liberté des citoyens en voulant enlever à ceux-ci le choix de leur *guérisseur*, et en condamnant sans examen et en bloc des gens que le moyen-âge emprisonnait ou brûlait... de même sans façon. — Comme les mauvais exemples sont plutôt et plus persévéramment suivis !

L. G.

Le Messager a été induit en erreur avec l'information du journal *le Peuple*. Le docteur Encausse (Papus) ne va pas en Russie. C'est un bateau monté par un journal russe à l'endroit du tsar, en vue de ridiculiser celui-ci.

L. G.

Les Pionniers du spiritisme en France

Ouvrage publié par souscription

« Le moment ne serait-il pas venu (dit Ed. Grimard dans la magistrale étude qu'il a écrite pour le livre dont nous allons parler) de chercher à établir le bilan de notre situation intellectuelle, morale, spirituelle surtout? Nous sommes arrivés à l'un de ces tournants de l'histoire humaine, où se multiplient les problèmes, où s'entre-choquent les opinions, où se crée un milieu de nature complexe et confuse et d'où il importe, cependant, que surgisse, sinon la vérité absolue, du moins telle idée synthétique et directrice capable d'indiquer aux pèlerins terrestres, si prompts à s'égarer dans leur marche, une rationnelle et normale orientation... »

C'est pour essayer de répondre à ce besoin que nous présentons aujourd'hui au public :

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques, recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1° *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tels que Honoré de Balzac, Mme de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc.

2° *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas, Vauchez et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire? Quel en est l'historien ?

Nous croyons que l'ouvrage, si consciencieusement préparé par M. Malgras, sans avoir la prétention d'être cette histoire, sera du moins la première pierre de l'édi-

fice qui sera élevé un jour à la gloire de notre antique doctrine, passagèrement éteinte pendant de longs siècles et qui vient si merveilleusement de ressusciter et de se rajeunir au souffle des temps nouveaux.

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

C'est là un point dont s'est très judicieusement rendu compte M. P. Leymarie; et c'est pourquoi il vient avec confiance proposer une souscription pour la publication, à fin octobre, de cet intéressant ouvrage qui sera offert aux trois cents premiers souscripteurs au prix de 6 francs. Au delà de ce chiffre l'ouvrage sera vendu 8 francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte. (Ajouter au prix de 6 francs, 1 fr. 25 pour l'étranger ; 0 fr. 85 pour la France, port et emballage).

On peut adresser dès maintenant les souscriptions à M. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris ou à M. Malgras, 9, rue des Vosges à Roubaix (Nord).

LIVRES NOUVEAUX

Le premier volume de la traduction du Zohar par Jean de Pauly vient de paraître chez Leroux : nous lui réservons une étude spéciale, nous bornant aujourd'hui à recommander à tous nos lecteurs ce magnifique monument de l'Ésotérisme. La collaboration de trois hommes de cœur a été nécessaire pour que cette œuvre admirable puisse voir le jour. C'est un cœur fortement trempé qu'il a fallu à l'éminent auteur, Jean de Pauly, pour poursuivre à travers des difficultés de tout ordre, l'acquisition de cette science profonde, de cette délicatesse d'analyse, de ce jugement philosophique qui lui conquerront l'admiration des linguistes de toute l'Europe. C'est d'un cœur épris de lumière et inaccessible à toute considération d'intérêt que M. Lafuma a veillé à la lente et coûteuse élaboration de ce monument intellectuel. C'est de son cœur ardent et humble que le docteur Marc Haven a tiré la patience minutieuse, nécessaire à la mise au point parfaite des épreuves du texte, de la traduction et des notes, et l'inlassable activité qui a réuni les zèles hésitants et fait taire les oppositions.

Ces trois noms doivent être associés à toujours dans la mémoire reconnaissante de tous ceux qui vont pouvoir se désaltérer à longs traits à l'une des sources les plus pures et les plus antiques de la lumière, ici-bas.

S.

*
* *

Etienne Bellot. — *Notes contemporaines*, par R. Buchère, avocat à la Cour d'appel de Paris. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel.

Le poète moderne se plaint de l'indifférence des foules. Notre monde n'écoute plus les mille symphonies de la nature : gazouillis d'oiseaux, rires de ruisseaux, plaintes de sylphes et les couchers de Phébus et les

beautés de Phébé n'ont plus de charmes pour notre siècle prosaïque. Les temps ne sont plus où tout un peuple se réunissait, le soir, pour ouïr les mélodieux chants de quelques raps des errants. Plus de collège de la gaie science, plus de Clémence Isaure, les lyres de nos bardes résonnent dans un désert de silence et de mort.

Le poète moderne n'a pas médité sur cette admirable et féconde pensée de Gœthe *emplissez votre cœur et votre âme des idées et des sentiments de votre époque* et il a conçu et exprimé traditionnellement. En effet que nous importent les pastorales d'antan, les madrigaux d'autrefois, les mièvreries, les sentimentaleries de nos porte-lyres érotiques. Comment veulent-ils que l'homme d'aujourd'hui soit sensible aux charmes des fleurs et des oiselets, aux beautés des choses ! L'heure quiète est passée. Pas un cœur, pas une âme qui ne soient torturés par les graves problèmes de la nature.

Peu d'esprits ne sont pas tourmentés par le mystère d'une autre vie, peu d'âmes que le néant n'effraie pas, pas un homme qui ne soit atteint durement par les misères de la présente existence. Que les poètes chantent tous ces espoirs, toutes ces terreurs, toutes ces misères et ils ne tarderont pas à retrouver les foules enthousiastes des cieux attiques.

Certains poètes l'ont compris et ils ont mis leur lyre au service de l'Humanité. Le devoir de tout penseur est de signaler ces bardes, très rares encore, à l'attention et à la sympathie du grand public. Notre éminent confrère R. Buchère ne conçoit pas autrement cette mission de chaque artiste, et c'est pourquoi il nous a donné, en langue harmonieuse et claire, une admirable synthèse de l'œuvre humanitaire et sociale du poète Etienne Bellot.

Penseur positiviste, Etienne Bellot, a rejeté l'hypothèse d'une seconde vie pour ne s'occuper exclusivement et pratiquement que de la présente existence. Le système social actuel avec ses dogmes historiques, ses vices et ses crimes ne pourrait satisfaire le penseur et rationnellement il a conçu le socialisme. Dans ses études humanitaires, Etienne Bellot n'est pas parti socialiste, il est arrivé socialiste. Dès ce moment, ce penseur a été pour

les déshérités, pour les exploités de cette vie : il en sera le pasteur, l'apôtre.

Poète, il chantera leurs rêves, leur misères, il saura les poèmes qui apaisent, qui consolent, il rythmera les chants qui jaillissent des poumons anonymes de la foule aux heures de révolte et de combat. Philosophe, il jettera les bases du monde futur : le chanaan des parias modernes. Dramaturge, publiciste, romancier, conférencier il restera farouchement l'éducateur des masses ignorantes, polémiste et politicien il en sera l'inébranlable défenseur.

Artiste, il posera la rédemption du Peuple par l'Art.

Tel est le poète que R. Buchère a voulu faire connaître au grand public. Son étude est fortement et véritablement documentée. Avec le talent qu'on lui connaît, en des pages lumineuses et sincères, il a synthétisé l'œuvre littéraire d'Etienne Bellot, il en a déterminé la méthode et la manière d'être, insistant sur son but farouchement social, il nous a montré un poète luttant pour l'affranchissement des peuples, un poète qui veut son rôle dans la vaste société humaine. Conception sublime qui assure à son auteur une place première dans le grand temple de la gloire.

André Tschui.

*
* *

Ephémérides Perpétuelles, par E. C..., ancien élève de l'Ecole Polytechnique. — 1 volume in-4° avec 8 grandes planches hors texte. — Prix : 6 francs. — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Les récents travaux scientifiques ont attiré l'attention des savants sur le rôle des actions cosmiques dans la météorologie et dans les manifestations physiques du globe. Même un groupe de chercheurs reprenant les idées des anciens sur la généralité de l'influence cosmique, reconstituent sur des bases nouvelles et expérimentales l'antique science des astres.

Mais toutes ces études nécessitent une prompte détermination des positions des planètes pour toute époque

passée et à venir sans recourir à des calculs longs et savants. Les *Ephémérides perpétuelles* comblent la lacune qui existe à cet égard. Avec cet ouvrage, on peut en quelques instants et par des moyens à la portée d'un enfant, puisqu'il s'agit simplement d'appliquer un rapporteur sur des graphiques après relevé de quelques nombres dans des tables, on peut obtenir toutes les coordonnées des astres pour une date quelconque.

Le soin qui a présidé à l'établissement et l'impression des tables et des planches recommande particulièrement l'ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

Nouveau Traité d'astrologie pratique, par JULEVNO (1). — **L'A. B. C. de l'astrologie**, par JULEVNO (2).

Voici réunis en un beau volume in-8° le Cours élémentaires d'Astrologie de notre habile rédacteur Vénus. Nos lecteurs seront bien heureux sans doute de retrouver sous cette forme l'exposé si clair, si simple qu'ils ont suivi pas à pas dans la Revue et qui a permis à beaucoup d'entre eux l'étude d'un art que l'on ne croyait accessible qu'aux prix d'efforts considérables. Nous n'avons pas à leur faire ressortir toutes les qualités d'un ouvrage qu'ils ont appris à connaître; ils en désiraient assez l'apparition en un volume, et sous cette forme ils en apprécieront encore mieux la valeur, comme ils la trouveront aussi d'un usage plus courant.

Nous pouvons assurer, en tous cas, qu'il n'existait pas encore de manuel d'astrologie à la fois aussi simple, aussi méthodique, aussi complet que celui de Julevno. Sans déprécier en rien la valeur des traités auxquels nous étions accoutumés jusqu'ici, nous pouvons remarquer qu'ils avaient développé plus spécialement une partie seulement de la Science; chez Haatan c'étaient les théories premières ou les correspondances ou les significateurs divers; chez Fomalhaut, l'érection du thème;

(1) Un volume grand in-8° de 5 francs.

(2) Un volume in-8° de 2 fr. 50, tous deux à la bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel à Paris.



chez Flambart, le premier jugement de son ensemble, et ainsi des autres. Ici tout se tient, rien n'est sacrifié ; le débutant, d'un bout à l'autre est conduit par la main dans toutes les parties de la pratique élémentaire et trouve à sa portée tous les documents, toutes les tables, toutes les instructions indispensables à l'interprétation comme à l'érection du thème.

A côté de ce traité méthodique, nous ne pouvons trop recommander l'A. B. C. du même auteur ; plus accompli encore, peut-être dans ses 77 pages que le *Traité* dont il constitue, du reste une excellente introduction. Cet abrégé si bref est cependant si complet aussi qu'il permet déjà à toute personne absolument étrangère à l'astrologie, de dresser en très peu de temps un thème, et même d'en établir une interprétation sommaire mais très satisfaisante. *Les Directions* mêmes y sont exposées sous leur forme la plus rudimentaire, mais assez bien pour permettre à chacun de se faire une idée de la marche d'un thème, ce qui est l'objectif principal de l'astrologie.

Cet excellent petit manuel est donc particulièrement apte à donner à tout le monde, par la pratique, une notion aussi juste que complète de la science astrologique ; tous ceux qui s'y intéressent applaudiront avec joie à cette bonne œuvre de propagande qui vulgarise sans fausser ni mutiler.

M. Sédir a édité chez lui, rue Girardon, une brochure extrêmement intéressante sur l'ésotérisme chrétien. Cette brochure est éditée au profit d'un étudiant pauvre. Elle sera envoyée à nos lecteurs qui enverront directement une somme quelconque à partir de deux francs.

* * *

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs habitant Paris un excellent chiromancien, M. Desbarolles, le fils du célèbre Desbarolles. Il demeure 99, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

Le *Voile d'Isis* lui consacre un article très intéressant.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ Edition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.

— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous*. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*, ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dʳ MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

